00100458

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018

EN LIAISON

AVEC

LES ANGLAIS

DU MÊME AUTEUR

Jenny s'en va-t-en Guerre. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

PHILIPPE MILLET

EN LIAISON

AVEC

LES ANGLAIS

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

100458 ac

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

00-g-49

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1916

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

100458

Copyright by Perrin et Cie, 1916.

AVANT-PROPOS

Les notes qui suivent ont été prises en campagne. J'ai pu, pendant quelques mois, voir les soldats de l'Empire britannique et les soldats de France se battre côte à côte. De cette multitude en mouvement, certaines figures, tour à tour plaisantes ou graves, se détachaient chaque jour. Elles résumaient à mes yeux, mieux qu'une abstraite analyse, les traits distinctifs de chacune des deux nations armées. J'ai tenté de les rapprocher ici, de même qu'elles le furent dans la réalité sous le ciel des Flandres et qu'aujourd'hui les mêmes hommes, ou leurs pareils, s'épaulent à nouveau sur les deux rives de la Somme.

Juillet 1916.

EN

LIAISON AVEC LES ANGLAIS

I

LE MONT DES CATS

Novembre 1914.

Un chemin escarpé, qui ressemble à une rivière de boue jaune, grimpe à travers les prairies jusqu'au monastère. Sur ce chemin sont tombés, il y a quelques semaines, deux officiers anglais. Les cavaliers du prince de Hesse, embusqués au sommet du coteau, avaient tué le premier, un capitaine, au moment où il débouchait à la tête d'une patrouille. Le second, un boy d'une vingtaine d'années, accourut pour relever son chef et tomba auprès de lui. Ils reposent maintenant dans la terre molle, non loin d'une tombe où sont enfouis pêle-mêle des cadavres allemands. Car leur mort fut vengée le soir

même. Le prince de Hesse, mortellement blessé, fut laissé par les siens à la porte du monastère et mourut prisonnier. Un peu de terre fraîchement remuée, quelques croix de bois blanc, ce sont là les seuls vestiges du combat. Le mont des Cats a repris son aspect coutumier, et les Pères trappistes vous content les détails de la lutte d'une voix égale, comme s'il s'agissait d'événements anciens.

Cependant, un bruit sourd, coupé par moments d'une détonation éclatante et qu'on dirait toute proche, tire le regard vers l'horizon. Le mont des Cats n'est qu'une butte, mais qui domine comme un belvédère l'immense plaine des Flandres. En face, sous un nuage démesuré qui semble traîner à terre, voici les clochers d'Ypres ; à droite, derrière des vallonnements, Armentières et ses tuyaux d'usine ; sur la gauche, une ville serrée autour d'une église : Poperinghe ; dans la même direction, mais plus loin, des torrents de fumée, qui sortent du sol comme d'un cratère mal éteint, révèlent la position de Dixmude ; plus à gauche encore, dans une

nuée bleuâtre où jaillissent des éclairs, on devine Nieuport ; la ligne blanche des dunes se dessine mollement au delà. Tout le champ de bataille se déroule à vos pieds comme sur une toile des vieux maîtres. On s'étonne de pouvoir l'embrasser d'un seul coup d'œil. On se dit qu'après tout, c'est petit.

La jumelle fouille les champs, les routes, les lisières de bois. Une boule jaune monte lentement au-dessus d'Ypres : sans doute un ballon captif. Aux environs de Poperinghe, une centaine de pantalons rouges dans un enclos. Une autre boule jaune à quelques kilomètres de là. C'est tout. Sans la fumée de Dixmude, le demi-cercle de flocons gris suspendus au loin entre les nuages et la terre, et surtout sans le vacarme des grosses pièces, on se croirait devant un paysage paisible. Mais le canon tonne avec une obstination furieuse de tous les côtés à la fois ; le roulement est si continu qu'il fait songer à quelque phénomène naturel, aux grondements souterrains qui précèdent les grandes éruptions volcaniques. L'individu humain n'est plus

qu'un invisible atome dans cette sorte de cataclysme. En ce moment même, d'effroyables scènes se déroulent entre Dixmude et Bixschoote : l'eau monte dans les tranchées allemandes, des hommes se noient par centaines. Sur tous les points de la ligne, des Français et des Anglais meurent à chaque minute en se cramponnant au sol reconquis. Rien n'apparaît de tous ces héroïsmes. Les seules réalités palpables, ce sont les deux bêtes monstrueuses qui s'affrontent et se déchirent à travers ces plaines : deux masses collectives qui échappent aux conditions de l'existence individuelle, à qui le sommeil est inconnu, dont les forces sans cesse détruites se renouvellent sans cesse et qui, pareilles aux éléments, semblent ignorer la douleur.

— Il faut voir ça, la nuit, me dit le patron de l'estaminet ; toute la plaine a l'air d'être en feu et les éclairs illuminent le ciel.

Cet estaminet se dresse au bord d'une mare de boue, à quelques pas du monastère. Il a reçu tour à tour la visite des deux armées

ennemies. La nièce du patron, une Flamande aux yeux clairs, demeurée là avec les enfants, a dû donner pendant cinq jours l'hospitalité aux Allemands.

— Ils ne m'ont pas fait de mal, dit-elle avec placidité ; c'est de la chance. Mais quelles brutes ! Quand ils entraient pour demander de l'eau, ils avaient l'air de vouloir me tuer. Je faisais pourtant ce que je pouvais pour les servir. Un soir, je suis restée ici, à mon fourneau, de quatre heures à neuf heures et demie, à leur faire du café ; je n'avais rien osé manger de la journée, les enfants non plus ; du reste, dès qu'ils nous voyaient un croûton de pain entre les mains, ils nous le prenaient pour s'en faire une tartine ; je n'en pouvais plus, j'étais rendue ; à dix heures du soir, voilà les soldats qui après avoir tout pris, ouvrent encore mon tiroir et emportent mon argent. Je vous l'avoue, je n'y ai pas tenu, je me suis mise à pleurer.

Les officiers allemands lui ont laissé un souvenir également fâcheux. L'un d'eux, un jeune, ne lui parlait qu'avec insolence. Tirait-

elle de sa cave, sur un ordre péremptoire, quelque nouvelle bouteille d'eau-de-vie, il l'accusait rudement de ne donner que du vinaigre.

— Il était méchant, monsieur, oh ! méchant ! Les autres n'étaient guère plus aimables. La première chose qu'ils ont faite a été d'ouvrir l'armoire où nous mettons le tabac et de distribuer les cigares et les cigarettes à leurs hommes. Il y avait parmi eux le prince de Hesse, qui a été tué le soir même de son arrivée. Il a déjeuné ici et ne m'a pas donné un sou.

Elle raconte ensuite l'arrivée des Anglais.

— Je n'osais d'abord pas ouvrir, car j'étais cachée dans la maison et j'avais peur des balles. Mais quand les Allemands ont été partis pour de bon, j'ai appelé un officier anglais pour lui montrer un Allemand blessé qui était tombé devant la maison et que j'avais tiré dans la cuisine. Alors les Anglais sont entrés ; je leur ai fait du meilleur café qu'aux autres. Ils étaient gentils pour moi et pour les enfants, eux et leurs hommes. Ça, voyez-vous, c'est une autre race.

Au dehors, la canonnade continue avec la même intensité. Les bonnes gens de l'estaminet ont fini par s'y habituer, comme à un nouvel ordre de choses instauré pour longtemps. Ils ne demandent même plus quand cela finira.

II

AU CARREFOUR

Novembre 1914.

Une petite ville du Nord. Sur la grand'-place, dominée par un vénérable beffroi en briques noircies, les murs portent des traces de balles. Des trous que l'on dirait percés à l'emporte-pièce s'ouvrent dans les vitres d'un café. Ce sont là les derniers vestiges du drame qui s'est déroulé entre ces murs. Serrés de près, les Bavarois avaient placé devant leur infanterie les notables de la ville. Deux adjoints au maire y perdirent la vie : le premier tué sur place, le second mort avant-hier de ses blessures. Ces mêmes Bavarois, au dire du curé, avaient pieusement assisté à la messe...

Un petit spahi est de faction au pied du beffroi. Malgré son turban, sa tunique rouge, le large pantalon bleu tombant jusqu'aux chevilles, il a l'air, avec sa mine éveillée, d'un enfant de chez nous. La croix bleue sur le front révèle toutefois son origine. C'est un Berbère, un Marocain pur sang, dernier venu de la famille franco-africaine, et cependant déjà à son aise en plein occident. Il baragouine le français et en use pour déclarer fièrement qu'il n'a pas froid.

Plusieurs régiments de cavalerie française cantonnent, en effet, dans la ville et ses environs : dragons, hussards, spahis marocains. On saura plus tard avec quelle ténacité ils ont barré la route à l'ennemi. Assaillis par des hordes, ils ont fait le coup de feu dans les tranchées, comme des fantassins, le derrière sur leurs éperons ; neuf cents d'entre eux ont tenu pendant quatre jours une ligne de deux kilomètres, sans reculer d'une semelle et sans appeler des renforts. A présent les voici au repos, aussi tranquilles qu'aux manœuvres. Les Marocains sont les plus gais.

Ils ont pris possession d'un quartier de la ville et se promènent, les mains dans les poches, le foulard au cou, ravis d'être regardés. Leurs faces rondes, aux pommettes saillantes, aux barbes courtes, sont celles d'Auvergnats qui auraient cuit au soleil. Seul le regard est africain.

Mais voici tout à coup une nouvelle apparition ; par la grand'rue arrivent majestueusement des cavaliers en khaki, lance au poing, coiffés de hauts turbans d'où s'échappent des boucles noires et luisantes, les épaules protégées par des cottes de maille : des lanciers indiens. Faces hirsutes, couleur jus de tabac, regards sombres et éteints, que l'on n'aimerait guère rencontrer dans une gorge de l'Himalaya. Ils précèdent une brigade indienne. Un bataillon de Sikhs ne tarde pas à se montrer avec les turbans, ronds comme des citrouilles, auxquels les barbes roulées à la mode assyrienne semblent suspendues. Ils avancent d'un pas élastique, l'arme à l'épaule, tenant le fusil par le ca-

non. Puis viennent des Pathans, glabres et olivâtres, le turban surmonté de la « kullah », qui de loin fait l'effet d'une mitre. Par derrière, les charrettes régimentaires, attelées de petites mules, les conducteurs accroupis entre les deux roues : toute une caravane que les esprits puissants asservis par les sahibs ont tirée des rues tortueuses de Delhi ou de Lahore et transportée intacte par delà les montagnes, les fleuves et les mers.

Au coin d'une rue transversale, les spahis regardent passer ces hommes de bronze avec un manifeste étonnement. D'où viennent-ils ? Qui sont-ils ? L'un des Marocains, s'enhardissant, me demande en sabir si ce sont des Arabes. Je m'efforce de lui expliquer qu'ils viennent de l'Inde, mais il est clair que cette réponse ne satisfait pas sa curiosité. Ses camarades rient et se réjouissent sans s'inquiéter du reste. La belle allure des Sikhs les ravit : un allié de cette mine est toujours le bienvenu. Naguère, dans le bled siba, ils devaient accueillir avec la même joie expansive les tribus qui venaient l'une après l'autre

grossir le nombre de leurs tentes pour marcher sous la conduite d'un roghi. Mais leurs regards s'éveillent plus encore quand j'apprends à l'un d'eux qu'il y a parmi ces Indiens des musulmans. Ils se communiquent en berbère la bonne nouvelle. Je montre un Pathan. « Moslem ! » crie un spahi en tendant la main dans sa direction. Le Pathan se retourne et sourit. Sourire silencieux, car les hommes de l'Afghanistan sont peu communicatifs. Ils se sont compris néanmoins. C'est la première fois sans doute que les deux branches les plus éloignées de l'islam se rejoignent ailleurs qu'à la Mecque.

Un peu plus tard, je retrouve les Indiens dans une école, où ils cantonnent. Sous le ciel bas et gris qui pèse sur une grande cour au sol boueux, les conducteurs plantent des piquets et attachent les petites mules dociles par une jambe de derrière. Des Sikhs chevelus s'installent dans les classes débarrassées des pupitres, qui voisinent en plein vent avec les charriots. Au coin du bâtiment, une salle d'étude est restée la propriété des

spahis. L'un d'eux est sur la porte et s'efforce d'engager la conversation avec ses coreligionnaires d'Extrême-Orient. Cela ne va pas tout seul, car l'hindoustani et l'arabe ne se ressemblent guère, et le seul mot à peu près commun est le « Salaam » des Croyants. Les Pathans continuent d'ailleurs à se montrer taciturnes. Mais le Marocain ne se laisse pas intimider. Familier et entreprenant, il arrête les Indiens par la manche et rit avec exubérance. On dirait d'un homme du Midi qui cherche à dégeler un homme du Nord. Sans doute ses ancêtres n'ont-ils pas subi l'asservissement millénaire dont le regard d'un Indien, qu'il soit musulman ou hindou, porte encore le souvenir.

Au dehors, la nuit tombe sur la petite ville blessée. De rares réverbères éclairent par endroits le pavé luisant où résonnent des éperons. La grand'place est un trou d'ombre où se profilent les silhouettes de quelques camions français et anglais. Un calme extraordinaire règne pourtant, et sans les détonations lointaines, pareilles au bruit d'une cou-

verture qui tombe, qui révèlent de temps à autre la présence du canon, on se croirait dans quelque coin endormi de nos vieilles provinces. L'épicier du coin est encore ouvert. Le café labouré par les balles vient d'allumer ses becs de gaz pour les habitués qui lui sont restés fidèles. Un chien flâne, en quête d'ordures comme en temps de paix. La légende s'est évanouie : on est loin de l'Inde, loin du Maroc, au milieu de gens laborieux et paisibles pour qui l'existence est faite d'une série d'humbles efforts et qui se laissent glisser sans heurt au long des années.

Toutefois un tintamare vous fait sursauter. Les vitres tremblent. Est-ce une alerte ? Tout simplement une file de gros camions pressés qui débouchent sur la place, la traversent bruyamment et se perdent dans les ténèbres. A la lueur des phares, je découvre les Sénégalais entassés sous des bâches auxquelles ils ont attaché leurs musettes comme des jambons. Les plus favorisés, qui occupent le bord des camions, font en passant des signes d'allégresse ; ils goûtent une joie d'enfants à

se laisser emporter par ces machines inconfortables au lieu de cheminer sac au dos sur les routes pavées. Leurs larges têtes d'ébène font un contraste inattendu avec les capotes d'infanterie dont ils ont été pourvus contre le froid. Eux aussi viennent à cet étrange rendez-vous des races, sous la pluie du Nord.

III

LE VIEIL ENFANT

Novembre 1914.

C'est un brave colonel anglais, à la moustache grise. Rien ne le distingue à première vue du type classique que nous présentent tous les jours les journaux illustrés d'outre-Manche : grand, mince, bien découplé, moustache à la Kitchener, regard loyal, traits réguliers et comme d'ordonnance. Il fait si bien partie de son uniforme qu'on le dirait arraché tout vivant à l'une de ces affiches en couleurs qui, pour allécher les recrues, représentent sous leur aspect le plus flatteur les divers spécimens de l'armée anglaise. Mais le propre d'un Anglais est de dissimuler sous des apparences parfois banales l'originalité la plus

vive. Celui-là ne manque pas à la règle. On s'en aperçoit dès qu'il se met en marche, d'un pas qui semble demander à franchir le désert, et surtout lorsqu'il parle : il est fort bavard, et au lieu de se borner à remuer les lèvres, joue son discours à la manière d'un méridional en ravageant des deux bras l'horizon.

Depuis le commencement de la campagne, ce vieux soldat est malheureux.

Affectueux et expansif, il confie volontiers à tout le monde les causes de son chagrin. L'âge et le grade, dit-il, ont fait de lui, contre son gré, un officier d'état-major. Au lieu d'accompagner son ancien régiment, il a dû se résigner à dicter des rapports entre quatre murs. Pendant trente-cinq ou quarante ans, il ne s'est battu qu'en Égypte ou dans l'Inde, contre des sauvages. La chanson des balles lui est familière, mais non pas celle des obus. L'occasion s'offrait enfin de se battre pour de bon, et le voilà condamné à n'entendre le canon qu'à distance.

— Je n'entends rien à cette paperasserie ; qu'on me mette dans une tranchée, on verra

ce que je sais faire... Quand on pense que je suis ici depuis des semaines et que je n'ai même pas vu la bataille !

Il continue ainsi pendant des heures, pour peu qu'il trouve un auditeur complaisant, et parle d'arracher les deux bouts d'étoffe rouge, cousus à son col, qui le désignent à son propre mépris.

L'autre jour cependant, n'y tenant plus, il est allé trouver l'officier interprète français attaché à l'état-major de la division et l'a prié de l'accompagner en automobile « pour aller voir les obus ».

Ils partirent ensemble sur la route qui conduit aux tranchées. Le colonel était radieux. Il jouissait de ses vacances.

— Tiens ! dit-il, on tire là-bas... Voyez-vous cette fumée blanche, à droite ? C'est sans doute un obus. Il est bien loin. Qu'en pensez-vous ? Un mille ou deux ? Allons par là, si cela ne vous ennuie pas.

Quelques minutes plus tard, l'auto s'arrêtait à cent mètres d'un carrefour. Le colonel y courut, suivi de l'interprète. C'était là qu'il

avait vu paraître la fumée, mais toute trace de bombardement s'était évanouie. Les soldats fumaient leur pipe, assis sur le talus de la route. Le colonel semit en vain à chercher le trou creusé par le dernier projectile. Il ressemblait à un chasseur qui s'est trompé de remise.

— Pas de chance! répétait-il d'un air déconfit.

Soudain un sifflement prolongé le fit pirouetter sur les talons. Au même instant une explosion défonçait la route, à cinquante mètres en avant du carrefour. Les vitres d'une chaumière voisine volaient en éclats. Sans plus attendre, les tommies s'étaient jetés à plat ventre dans le fossé. L'interprète les eût volontiers imités, mais le colonel songeait à tout autre chose.

— Enfin! s'écria-t-il, en voilà un!

En deux enjambées, le vieux soldat avait déjà gagné le trou encore fumant. Ce n'était qu'un obus de 15. Les dimensions du petit cratère ouvert dans la chaussée le remplirent néanmoins d'admiration. Il se mit à genoux

pour mieux voir. Puis il enfonça le bras jusqu'à l'épaule afin de mesurer la profondeur.

— C'est très curieux, dit-il, on sent tout au fond comme une petite cheminée, je ne peux pas arriver à toucher le culot du projectile qui a dû sans doute pénétrer très loin... Et d'où pensez-vous qu'il vînt?

L'interprète allait se hâter d'émettre une hypothèse quand une nouvelle détonation faillit les renverser tous deux. Cette fois, l'obus venait d'éclater à vingt mètres, brisant une énorme branche qui s'écroula en gémissant.

— Très remarquable! déclara le colonel.

Il s'était relevé d'un bond, et planté devant l'arbre, le nez en l'air, étudiait les dégâts avec ravissement. Il fallut que l'interprète comptât avec lui les plaies béantes que le projectile avait ouvertes dans l'arbre et dans la haie. Armé de son couteau, le colonel fouillait l'écorce avec l'espoir de découvrir des éclats.

— Et d'où a-t-il pu encore venir? demanda-t-il en levant les yeux.

Ce problème l'amusait. Il fit de grands

gestes pour dessiner au ciel la courbe que l'obus avait dû décrire. A l'en croire, ce Jack-Johnson avait dû raser l'angle de la chaumière.

— Un mètre de plus à gauche, et la maison s'écroulait, conclut-il avec une sorte de regret.

— Certainement, certainement, dit l'interprète.

Une nouvelle et double explosion les fit sursauter, puis une troisième. Cela tombait derrière eux, sur le carrefour. Plus de doute : l'ennemi avait pris pour point de mire le croisement des deux routes, c'est-à-dire l'endroit même où ils se tenaient. La retraite s'imposait. Aussi bien le chauffeur de l'auto n'avait-il pas attendu les ordres du colonel pour tourner sa voiture dans la direction du quartier général. Cette initiative plut singulièrement à l'interprète. Le colonel poussa toutefois une exclamation de stupeur.

— Ma parole, dit-il, ce gaillard a peur des obus ! Qu'en dites-vous ?

Il tenait à continuer sa promenade. L'auto

dut faire demi-tour et eut la chance de traverser le carrefour sans encombre. On se remit en marche. De temps à autre, un obus passait au-dessus d'eux avec un bruit d'étrave fendant les flots. Bientôt le colonel arrêta la voiture et s'avança, la poitrine ouverte, sur la chaussée.

— Je ne me trompe pas, dit-il, voici là-bas nos tranchées. Venez donc ! Voyez-vous là-bas, à deux cents mètres, cette levée de terre ? Ce sont nos tranchées de première ligne. Plus loin, à cinq cents mètres environ, ce sont les tranchées allemandes. Nos tranchées de réserve sont derrière nous, vous comprenez ? On voit très bien d'ici ; le pays est plat et nu...

Il gesticulait éperdument comme pour attirer l'attention des guetteurs allemands qui se cachaient derrière leurs créneaux. L'interprète m'a confié plus tard que ce moment fut l'un des plus désagréables qu'il eût connus dans sa vie. Sa fierté de Français lui défendait de donner le moindre signe d'appréhension. Une fin aussi stupide lui semblait néan-

moins regrettable. Par un hasard miraculeux, aucune balle ne les atteignit, tandis que le colonel donnait libre cours à sa joie. Mais son compagnon ne respira que quand il consentit enfin à quitter ce lieu de délices et à reprendre le chemin de sa prison.

Depuis ce jour, le vieux héros s'échappe souvent pour retourner sous les obus. Il a même pris l'habitude d'aller faire un tour dans les tranchées, où il pénètre d'ordinaire la tête haute, comme dans une caserne. Le chemin lui est devenu si familier qu'il n'a plus besoin de guide, ce qui est fort heureux pour l'interprète. Les Allemands finiront certainement par le tuer, mais au moins aura-t-il « vu la bataille ».

IV

LES HABITANTS

Novembre 1914.

Je suis monté l'autre jour sur la tour de l'église. On découvre de là-haut une plaine vaste comme la mer, où les seuls points de repère sont les bouquets d'arbres et les clochers. Ce jour-là, la bataille faisait rage sur tout le front. Des aéroplanes décrivaient au-dessus de moi de larges circuits. A ma gauche, un gros bourg distant de trois kilomètres devait recevoir d'énormes obus, car ses toits se coiffaient par moments d'épais tampons d'ouate grise. Mais c'était à droite que se trouvait le centre du combat. Une ligne ininterrompue de flocons blanchâtres marquait au-dessus des haies, des fermes et des boque-

teaux, le lieu de rencontre des shrapnels venus les uns des positions allemandes, les autres de nos batteries françaises et anglaises. De part et d'autre de cette fumée, les obus de la grosse artillerie détruisaient des villages. Tout là-bas, du côté de l'ennemi, un bâtiment, grange ou habitation, était dévoré par une langue de flamme qui se tordait au milieu d'un nuage. De temps à autre, un éclair lointain, parti d'un buisson, révélait la présence d'un canon. Les pièces petites et grosses, tonnaient sans interruption, comme des mitrailleuses. Entre les deux murs d'acier, on devinait l'invisible infanterie tapie dans les tranchées, dans les trous de marmites, ou collée au sol ; on devinait aussi les gerbes de balles passant en miaulant au-dessus des têtes ou frappant la terre et les corps avec un bruit mat.

Et cependant ma jumelle me montrait encore autre chose. Sur les chemins, dans les champs, des paysans vaquaient à leurs travaux ordinaires. Un groupe où je croyais distinguer des femmes se promenait à pas lents non loin du village où se déroulait l'ac-

tion principale. Un peu plus loin, un homme labourait à 50 mètres d'une ferme. Une fumée verdâtre s'éleva tout à coup dans la cour de cette ferme. Je cherchai l'homme : il ne s'était même pas arrêté et continuait à pousser son attelage.

Ils sont tous comme cela. On a beau faire, il est impossible de les éloigner de leur maison et de leur lopin. Des ordres fort sévères ont été donnés pour que la population civile évacuât la zone du feu. L'intérêt des troupes le commande autant que celui des habitants, car les espions ennemis pullulent, et le seul moyen de s'en débarrasser est d'interdire une fois pour toutes aux civils de s'approcher des tranchées ou des batteries. Tous les jours gendarmes et soldats font des rafles dans les villages et les fermes. On reconduit tout le monde à l'arrière. Peine perdue, le lendemain, ils sont encore là.

J'en ai interrogé qui s'étaient fait arrêter comme suspects. Deux hommes, le maître et le valet, le premier, un vieillard (tous les jeunes sont partis), le second, à demi contre-

fait, l'œil gauche recouvert d'une taie jaunâtre.

— Que diable faisiez-vous près des tranchées? Vous ne saviez donc pas que vous risquiez d'être tués?

— On était retourné pour donner à manger aux bêtes.

Une vieille, un autre jour, me dit :

— On nous avait dit que la ferme était brûlée; alors, vous comprenez, on voulait voir.

D'autres, en nombre incalculable, viennent chaque jour demander des laissez-passer pour retourner quelques instants chez eux et s'assurer que leur maison n'a pas été pillée par les soldats. Si nous les laissions faire, ils iraient jusque dans ceux des villages que l'ennemi occupe, au risque d'être fusillés. Une femme arrive un matin avec ses trois enfants, dont le dernier n'est pas sevré. Elle pleure et supplie qu'on la laisse faire à pied les cinq ou six kilomètres qui nous séparent de son village. « J'avais enterré nos livres dans le jardin; si je les y laisse trop long-

temps, ils vont pourrir. » Ce village, dont les communiqués officiels parlent tous les jours, a été pris et repris dix fois : il n'en reste plus pierre sur pierre et les deux armées continuent à se battre autour de ses ruines comme deux chiens autour d'un os. Nous avons dû éconduire cette pauvre femme ; elle n'a probablement pas compris pourquoi on lui refusait cette autorisation, qui l'eût vouée à la mort.

J'ai cru quelque temps que cette bravoure et cette obstination s'expliquaient par une totale inconscience du danger. Je me trompais. Une autre femme, à qui l'on opposait un refus analogue, se mit en colère : « Et si ça m'est égal à moi les balles et les obus? » Elle n'est pas la seule qui vous parle ainsi. « Après tout, vous disent-ils souvent, si nous devons perdre tout ce que nous avons, nous aimons mieux périr. »

Dernier trait. On nous amène hier matin une autre « espionne ». C'était la mère d'un brigadier de gendarmerie. Sa maison était située entre la première et la seconde ligne

des tranchées, à l'endroit que fréquentent le plus volontiers les projectiles. Depuis huit jours, son fils s'évertuait vainement à lui faire entendre raison. Aucun avertissement n'avait pu vaincre l'obstination de la vieille. Elle voulait mourir « cheux nous ».

V

SUR UN CRASSIER

Décembre 1914.

Quand on demande où se trouve le commandant d'artillerie M... de la division française qui nous flanque sur la droite, la réponse est invariable :

— Le commandant est sur son crassier.

Je m'y rends par une jolie matinée, malheureusement brumeuse. Ce soleil du nord fait le désespoir de nos artilleurs qui aiment voir sur quoi ils tirent. L'énorme pyramide noire que les déchets du minerai ont fait croître comme une verrue sur la plaine, baigne dans une lumière laiteuse, une sale lumière, bonne tout au plus pour un tir d'infanterie.

Une corde facilite l'escalade à travers des éboulis de charbon humide.

— Le commandant n'est pas là?

Comment n'y serait-il pas? Il y passe ses journées depuis un mois. Le voici justement qui sort en bougonnant de son poste de commandant : un trou, derrière le sommet, protégé d'une tôle. C'est dans ce trou qu'il se réfugie quand il pleut trop fort, ou que les Allemands s'amusent à tirer sur le crassier. Dans ce dernier cas, le commandant se borne à pester comme un homme occupé que l'on dérange de son travail; puis il demande si le téléphone fonctionne toujours.

— Le fil est coupé? Eh bien, gueulez, n... de D...! Gueulez!...

Et les hommes de communication, tous du Midi, se conforment ponctuellement à cet ordre. On les entend à deux cents mètres qui hurlent, les mains en porte-voix :

— Deuxième, queinnze!... Troisième, rrennte!...

Ce matin-là, le commandant n'est pas content. Sa moustache est hérissée, son

visage déjà noir. La couleur de sa capote se ressent d'un séjour déjà prolongé sur le tas de charbon. Il se moque d'ailleurs pas mal de la tenue, tout à son affaire.

— Ah! ils se figurent que la brume va me gêner! Eh bien on va voir!

« Ils » ce sont les gens d'en face, dont nous attaquons aujourd'hui les tranchées. L'attaque a déjà commencé : tir d'efficacité sur les « trous », puis bond en avant. Çà ne marche pas mal, mais l'artillerie ennemie s'est éveillée à son tour, sans compter les mitrailleuses. Celles-ci sont le cauchemar du commandant. Il rêve jour et nuit de les repérer dans leurs cachettes.

Soudain une salve éclate là-bas, dans la plaine. Cela sort d'une rangée de tumulus, tout pareils à ceux où les paysans du nord enfouissent leurs betteraves. Deux batteries de 75 viennent d'ouvrir le feu, sur l'ordre du chef. On ne se lasse pas de les entendre. Elles font penser à ce cocher dont un collègue fouettait un jour le client, et qui se vengea de la même manière sur le client de l'autre :

« Ah! tu fouettes mon bourgeois! Tiens, tiens, et encore tiens! »

Mais les 77 allemands entreprennent cette fois de répondre. Sifflements. Des shrapnells et des obus explosifs tombent à trois cents mètres en avant des batteries françaises. Le commandant hausse les épaules.

— Où diable font-ils maintenant fabriquer leurs obus? Chez les maréchaux ferrants? Quelle camelote!... Ah! si je pouvais dégotter leurs sacrées mitrailleuses!...

Son visage s'éclaire néanmoins un instant, car l'officier observateur vient de repérer les éclairs de la batterie ennemie. Une demi-minute plus tard, comme une nouvelle salve allemande tombe à quelques mètres des 75, ceux-ci envoient une furieuse bordée qui, cette fois, vise le cocher lui-même.

Cependant le commandant ne s'émeut guère des péripéties du combat. La bataille lui est devenue tellement habituelle qu'il ressemble, debout sur son crassier, à un homme de bureau consciencieux, attelé à une tâche routinière. Les obus eux-mêmes ont

cessé de lui donner un petit frisson. Il ne goûte même plus le plaisir d'être manqué.

De temps à autre, il évalue le prix des munitions qu'il vient de dépenser.

— En voilà pour deux mille francs... pour quatre mille francs !

Les officiers qui l'entourent semblent faits à son image. Aucun d'entre eux ne se laisse distraire par les incidents si appréciés des débutants : une ferme qui prend feu, une marmite qui lâche une fumée verte, un obus qui passe au-dessus de leur tête avec un bruit d'autobus. Emmitouflés dans leurs cache-nez, les pieds crottés, les capotes boutonnées de travers, ils accomplissent leur besogne avec indifférence et précision. La guerre leur a créé une seconde nature.

Sur l'ordre du commandant, ils exécutent un tir de fauchage. Une troupe ennemie a commis l'imprudence de se montrer. La rafale d'acier qui s'abat sur elle doit produire des dégâts épouvantables. L'un des capitaines, qui observe l'effet du tir, déclare froidement :

— Je me vois : je suis un peu long.

Au pied du crassier, où je suis descendu, un artilleur atrocement sale, le képi sur l'œil, la tunique entre-bâillée sur une large ceinture de flanelle, m'explique pourquoi il méprise l'artillerie allemande.

— V'là un mois qu'on est là et i' n'sont même pas arrivés à nous trouver. Tous les jours on sait d'avance ce qu'i' vont faire. Il y a d'abord une salve qui tombe là-bas, près des corons. Puis, dix minutes après, une seconde par ici, un peu à droite. Et puis encore une troisième, dix minutes après, tout près de nous. Celle-là, faut s'en méfier : il y a un maréchal des logis qui a été tué parce qu'il n's'était pas abrité au bout des dix minutes et qu'i' se promenait en père peinard devant les pièces.

D'un bras nonchalamment étendu, il désigne les tumulus :

— On y a planté des betteraves, quand c'est qu'on s'est installé. Si on avait su, on aurait planté des salades, comme ça, au moins, on aurait eu quéqu'chose.

Le commandant est descendu à son tour vers la tombée de la nuit, un bâton à la main. Il s'est laissé glisser le long de la corde sans même regarder à ses pieds. Cet escalier abrupt lui est aussi familier que celui de sa maison.

— Ma journée est finie, me dit-il; je leur en ai f...u pour dix mille francs.

Et il est parti dîner en cherchant un nouveau moyen de « dégotter leurs mitrailleuses ».

VI

L'AVENTURE DU MAJOR TURNBULL R. E.

Décembre 1914.

La première fois que je rencontrai le major Turnbull, des Royal Engineers, je crus, sans mentir, qu'il était gris. Son regard me semblait brillant et vague, ses gestes hésitants. Les mots s'échappaient malaisément de sa gorge; on eût dit qu'il s'appliquait d'abord à les retenir, puis qu'il les laissait soudain s'enfuir en titubant. Chaque lambeau de phrase était d'ailleurs scandé d'un juron que proscrit la bienséance anglaise et dont la forme contractée ne rappelle que vaguement le : By our Lady! (Par Notre-Dame!) des contemporains de Shakespeare.

Plus tard, je compris que cette façon d'être

lui était habituelle, sans tenir le moins du monde à un usage immodéré du whisky. Assurément Turnbull n'a jamais fait vœu d'abstinence, mais sa tête demeure toujours lucide. Il sait fort bien ce qu'il fait quand son périlleux métier d'officier du génie l'oblige à ramper le long d'un réseau de fil de fer. Le plaisante-t-on, il goûte, non sans malice, l'effet qu'il produit. Sa revanche sur les camarades qui le taquinent, c'est avant tout de n'être point tué, fait assez rare dans la corporation pour être digne de remarque. Son prédécesseur n'avait duré que vingt-quatre heures. Il y a des semaines que Turnbull trompe la mort, au milieu de mille aventures, dont voici peut-être la plus singulière.

Ce jour-là, un bataillon récemment arrivé devait se rendre pour la première fois aux tranchées. Pour éviter de fâcheuses méprises, ordre fut donné à Turnbull de guider les nouveaux venus à travers le dédale des boyaux.

Il est toujours pénible de quitter un can-

tonnement confortable pour s'en aller grelotter sous les balles. Bien que la relève dût avoir lieu à la fin de l'après-midi, Turnbull partit aussitôt après le lunch, coiffé d'un passe-montagne en poil de chameau, et visita quelques popotes régimentaires de sa connaissance, afin de comparer entre elles quelques bouteilles de Black and White. Aussi avait-il le cœur hardi, lorsqu'il se trouva un peu plus tard au lieu de rendez-vous. Dès que les Ecossais parurent, jambes nues sous les jupes khaki, il s'avança et se nomma. Le grand sous-lieutenant qui menait l'avant-garde semblait intimidé par sa propre taille; il insinua, en balbutiant, qu'il convenait peut-être de prévenir le colonel.

Le langage de Turnbull est difficile à rendre en français. Voici à peu près ce qu'il répondit, d'un ton cordial :

— Inutile de déranger votre vieux... de colonel. Ce n'est pas la première fois que je conduis un bataillon à ces... de tranchées.

Après quoi, il prit d'un pas ferme la tête de la colonne. Tout alla bien jusqu'à la fin

de la relève. Turnbull n'avait pas son pareil pour retrouver, au milieu d'une lande monotone, l'invisible entrée d'un boyau ; passait-on en terrain découvert, il faisait à point nommé le détour de cinquante mètres qui trompe la mitrailleuse ennemie. Il se louait déjà de son adresse, quand le colonel écossais le fit appeler. Turnbull s'attendait à des remerciements Il trouva un homme froid et hautain.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? demanda le colonel.

Turnbull, étonné, déclina son nom et ses qualités. Le colonel le considéra longuement et fronça les sourcils. Le sous-lieutenant s'était-il plaint du langage irrespecteux tenu par Turnbull ?

— S'il est vrai que vous soyez ce que vous dites, reprit le colonel, d'où vient cette étrange coiffure ?

Et sans écouter les explications du major, il donna l'ordre de le placer sous bonne garde. Deux Écossais, baïonnette au canon, l'entraînèrent à quelque distance et l'obligèrent à s'asseoir au fond de la tranchée. La

première pensée de Turnbull fut que le colonel se vengeait en le privant de dîner.

— J'ai peut-être eu tort de l'appeler vieux... se dit-il, surtout sans le connaître, mais il est certain que c'est un s...

La nuit était venue, et avec elle une pluie fine qui trempait de boue liquide le fond de sa culotte. Il demanda à parler au colonel. Les deux Écossais ne répondirent que par un grognement.

— C'est une damnée honte ! s'écria Turnbull avec colère. Et avec ça, vous me placez au plus sacré endroit ; il y a une sacrée mitrailleuse qui prend ce sacré coin d'enfilade et qui tire toutes les nuits.

Quelques balles, passant fort près de lui, vinrent lui donner raison. Mais les Écossais ont l'entendement lent. N'ayant jamais été au feu, ceux-ci affectaient de s'y connaître et ne consentirent qu'à se déplacer de quelques pas. Turnbull ne fut pas plus heureux avec ceux qui vinrent les relever. Il passa toute la nuit à saluer les balles et à pester contre l'Écosse.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'il comprit enfin pourquoi on l'avait arrêté.

— Je viens seulement d'arriver au front, lui dit le colonel en toussant légèrement, mais on ne m'y prend pas. Nous savons de quoi sont capables les espions allemands.

Ces mots achevèrent de mettre Turnbull hors de lui. Sous le passe-montagne en poil de chameau, sa grosse figure hérissée de poils d'un roux déteint lui donnait déjà un aspect singulièrement germanique. L'énergie de son langage acheva d'édifier cet Ecossais têtu.

— Vous vous expliquerez au quartier général de la division. En attendant que l'on vous y conduise, nous allons vous mettre en sûreté.

Sur un nouvel ordre du colonel, Turnbull fut installé au pied d'une haie, à vingt pas derrière la tranchée de première ligne. Il se crut d'abord la victime d'une malveillance raffinée, mais fut bientôt détrompé : les deux gaillards aux genoux poilus qui le gardaient, fumaient leur pipe avec insouciance. Pour comble, l'artilleur ennemi commença son

arrosage matinal. Doués d'une faible imagination, ces guerriers novices se figuraient apparemment que les shrapnells n'étaient que des pétards de Guy Fawkes Day. Turnbull, dont ils se méfiaient, dut bientôt renoncer à les éclairer.

— Si j'y passe se dit-il dans un moment de calme désespoir, du moins ces deux b... d'idiots y passeront aussi.

Enfin, on le tira de cette position incommode pour l'envoyer vers l'arrière et il se vit bientôt aux mains de trois soldats et d'un caporal que guidait l'interprète français attaché au régiment. Ce jeune homme prenait son rôle fort au sérieux. Il obligea Turnbull à lui donner son revolver et prétendit le fouiller.

— Je vais tordre votre sacré cou ! s'écria le major en fureur. Qui êtes-vous pour me donner des ordres ? Je vous ordonne de me conduire à cette sacrée division...

Le caporal avait toutefois la consigne d'obéir à l'interprète. Il fallut que Turnbull vidât ses poches. Grande fut son humiliation quand l'interprète, qui examinait son porte-

feuille, découvrit au milieu une liasse de papiers suspects : ordres divisionnaires, croquis de tranchées, lettres de provenances diverses, etc..., la photographie d'une jeune buraliste de la ville voisine.

Ce morveux donna cependant le signal du départ. Du point où ils se trouvaient, on pouvait aisément gagner le quartier général en une heure et demie de marche. Tout en cheminant, le prisonnier songeait au plaisir de s'éveiller bientôt de ce mauvais rêve et d'emprunter, après le lunch, une des autos de la division pour aller prendre un bain. Mais l'interprète qui avait déployé sa carte, se trompa tout à coup à l'un de ces carrefours qui font d'un voyage en plaine flamande un véritable jeu de l'oie.

— Vous retournez sur vos pas, espèce d'idiot ! dit Turnbull. Laissez-moi vous guider ; vous ne savez pas lire une carte.

L'interprète hésita, mais l'amour-propre l'emporta chez lui sur la prudence. Quelle confiance pouvait-il d'ailleurs accorder à un espion qui, sans doute, méditait d'entraîner

ses geôliers dans quelque traquenard. Il s'obstina donc dans son erreur. Pendant plusieurs heures, la petite troupe encadrant l'infortuné major, tourna sur elle-même à travers l'immense marais, où toutes les fermes se ressemblent et où les routes s'amusent à se poursuivre les unes les autres. Le soir tombait déjà quand ils se retrouvèrent, harassés et affamés, au point précis où Turnbull avait été livré le matin, à ses bourreaux.

— Vous voilà encore ! dit le colonel avec irritation quand on lui ramena le prisonnier. Je parie que l'on vient de vous y reprendre !

Je ne garantis pas l'authenticité de ce dernier trait qui fut rapporté par Turnbull lui-même, le lendemain matin, à la table de son mess. A l'en croire, il avait encore passé la nuit entre deux sentinelles dans un endroit inconfortable. Invoquant Notre Dame à sa manière, il invectivait tous les Ecossais et tous les interprètes de la terre et se demandait pourquoi Dieu les avait créés.

— Si jamais je deviens espion, déclarait-il,

ce n'est pas chez ces dangereux idiots que j'irai travailler.

Ses camarades, ne le voyant pas revenir l'avaient cru tué, événement naturel, encore que regrettable. Le plus fort, c'est qu'au lieu de porter plainte, il se contenta d'aller prendre un bain. Il est ainsi fait : rien au fond ne l'indigne ni ne l'étonne.

VII

RELEVE

Décembre 1914.

Le quartier général de la brigade française est installé dans la seule maison intacte du village, à cinq ou six cents mètres des tranchées de première ligne. C'est là que le général J... reçoit depuis des semaines, sans s'émouvoir, les obus de tout calibre et les balles. Pour toute précaution, on a disposé quelques matelas dans le grenier. A la nuit tombante, les contrevents en fer du salon font bouclier contre la fusillade.

Je m'y rends par une matinée pluvieuse avec deux officiers anglais, un major et un capitaine, à qui je dois montrer le secteur. C'est la première fois que leur régiment

relève une unité française. Empaquetés dans leurs caoutchoucs, ils ne sortent de leur mutisme que pour échanger à mi-voix des jurons brefs, chaque fois que l'un d'eux a glissé dans la glaise liquide. Deux grands diables, noueux et secs. Le capitaine, ordinairement affable, se tait par respect pour le major. Le major, lui, se tait par habitude : il est aussi connu pour son caractère difficile que pour sa folle bravoure.

Un magnifique entonnoir de 21 qui s'ouvre à l'entrée du quartier général le décide cependant à desserrer les dents :

— Où est l'abri du général ?

Je lui apprends que le général J... n'a pas fait creuser d'abri.

— La cave est sans doute bonne ?

Comme je réponds que la cave est pleine d'eau, il regarde la maison, puis l'entonnoir, puis derechef la maison et prononce simplement :

— Aôh !

Nous pénétrons dans la salle où le général J... a coutume de travailler. Mon major

s'arrête net sur le pas de la porte et je devine, à son air distant, qu'il croit avoir pénétré par mégarde dans la salle des plantons. Il n'y a là, en effet, que deux ou trois militaires crottés. Le moins galonné d'entre eux est un petit homme à barbiche grise dont le képi, placé en arrière, disparaît sous une ample housse bleue. Le petit homme se lève et vient à nous la main tendue, comme un territorial trop familier.

— Où est le général? me demande le major avec une certaine impatience.

Je lui fais comprendre qu'il est en présence de ce fameux général J..., l'homme qui a organisé le village où nous sommes et qui vient de tenir pendant un mois et demi, contre des forces trois fois supérieures, avec une poignée de réservistes. La confusion du major se traduit par un sourire brusque : son visage de grognard colonial devient celui d'un enfant pris en faute.

Cependant les présentations sont faites et le commandant qui doit nous conduire à travers le sous-secteur revêt, en s'excusant, ce

qu'il appelle son manteau de tranchée. C'est une étonnante houppelande, de couleur indéterminée, qui lui donne l'aspect d'un moine. Nous voici en route, la canne à la main, suivant cette espèce de prieur.

Le pâté de maisons que nous traversons pour gagner l'entrée du boyau est dans un état de délabrement lamentable. Certaines habitations ont été nivelées jusqu'au ras du sol. D'autres, qui de loin semblent intactes, n'ont plus que la façade ou ressemblent à des écumoires. Un bombardement à peu près quotidien s'acharne sur ces ruines, démolit les toits, fouille l'intérieur des corons et parfois crève les caves. Le commandant expose néanmoins aux officiers anglais que cette région dévastée se prête fort heureusement à l'installation des cuisines régimentaires. De fait, plusieurs poilus se promènent sous la pluie dans le costume le moins militaire : l'un d'eux, qui retire les mains des poches pour nous saluer au passage, est vêtu d'un veston d'ouvrier et d'un pantalon de velours à côtes. Il n'a gardé de l'uniforme que le képi.

— Ces hommes sont-ils tous des soldats? me demande à mi-voix le capitaine.

Nous contournons la carcasse d'une usine et le commandant, qui tient à nous faire les honneurs de sa ville d'eaux, nous arrête au milieu des décombres.

— Expliquez à ces messieurs, dit-il, que cet endroit-ci est dangereux — *very gefährlich*, ajoute-t-il d'une voix tonnante, croyant parler anglais. — Les Allemands envoient ici, à toute heure du jour, des salves de 77. On y reçoit aussi des balles. Il faut se méfier.

Comme pour illustrer ses paroles, un sifflement déchire l'air non loin de nous.

— Vous entendez? dit le commandant en souriant d'un air aimable.

Le major se redresse et sourit aussi. L'endroit semble lui plaire. Tel un touriste qui s'attarde à un intéressant point de vue.

Dans le boyau qui conduit à la première ligne, c'est le commandant qui prend la tête. Le major suit, raide et silencieux. Je le connais assez pour deviner ses impressions sans qu'il me les dise. A chaque poilu que nous

croisons et qui nous salue avec une gaieté toute méridionale, son étonnement augmente. Ces réservistes débraillés qui gardent, sous la capote, l'allure du paysan, sont-ce là les hommes qui viennent de repousser, sans prendre de repos, deux ou trois offensives allemandes ? Cette question doit le troubler, car il se retourne tout à coup et me demande depuis combien de temps le bataillon qu'il va relever occupe le sous-secteur.

— Depuis quarante jours.

— Aôh !

Inspection des abris. Voici la « Villa de la Puce qui renifle » et l' « Hôtel meublé : lits à partir de 0 fr. 25 ». Ce sont de beaux abris, solides et spacieux, qui disent assez que les vignerons du pays du soleil savent remuer la terre comme les mineurs du Nord. Tout en nous montrant avec orgueil ces utiles ouvrages, le commandant parle de ses enfants :

— On a dit du mal des réservistes du Midi, parce qu'il y a eu parmi eux, au début, quelques défaillances. Je voudrais savoir quelle est la troupe qui n'a jamais flanché...

Si vous aviez vécu comme moi avec ce régiment-ci, vous auriez vu ce que peuvent donner des gens du Midi et du pur Midi, vous entendez bien !... Pendant la dernière attaque allemande, les miens sont demeurés trois jours et trois nuits sous un feu d'enfer. Je n'ai pas eu une défaillance. Dès qu'un des tireurs était tué, son camarade prenait sa place sans que les officiers eussent à en donner l'ordre.

Je traduis tout cela à mes compagnons anglais. Le major lui-même écoute avec attention. La « Puce qui renifle » lui arrache un éclat de rire sonore et court.

Mais nous parcourons à présent la tranchée de première ligne. Le commandant s'arrête de temps à autre et, joignant les mains à la façon d'un conférencier, donne d'abondants détails sur l'organisation de la défense. Il est visible que le major n'approuve pas toutes les dispositions prises et que lui aussi a des théories sur la meilleure manière d'orienter les créneaux ou de protéger les mitrailleuses. Cette sorte de moine militaire a réussi néan-

moins à lui inspirer un certain respect et il manifeste par moments une approbation sans réserves.

— Ici, déclare le commandant, il faut se baisser en passant : le parapet a été endommagé par la pluie d'avant-hier.

Le major le remercie et se dresse sur la pointe des pieds pour regarder la position ennemie. Une ou deux balles le saluent aussitôt.

— Méfiez-vous ! répète le commandant qui regarde à son tour.

A partir de ce moment, ils rivalisent tous deux de crânerie. A ce jeu, le major prend aisément l'avantage ; car il lui suffit de se tenir droit comme un i pour que la coiffe de sa casquette émerge hors de la tranchée.

Nous atteignons une route qui marque l'extrémité du sous-secteur.

— Je rentre ordinairement par la route, dit le commandant, mais on est pendant deux ou trois cents mètres en vue de la tranchée allemande. Si vous le préférez, nous

pouvons rebrousser chemin et rentrer par le même boyau.

Nous délibérons un instant. Il est manifestement stupide de se hasarder ainsi en terrain découvert, à quelques centaines de mètres de l'ennemi. Mais le major déclare que l'itinéraire le plus court est nécessairement le meilleur et nous nous offrons en groupe aux balles allemandes. C'est à peine si l'on presse le pas. Trottinant auprès de son immense collègue anglais, le commandant ne se borne pas à désigner du bras la position des tranchées ennemies : il juge l'occasion bonne de s'exercer à parler une langue étrangère et fait un bruyant mélange de français, d'anglais et d'allemand. A son tour, le major s'essaye au français et s'arrête brusquement pour prononcer les mots difficiles. Par un hasard providentiel, les Boches ne s'aperçoivent de cette témérité qu'au moment où nous atteignons les premières maisons du village. Un claquement retentissant nous apprend que la première balle tirée contre nous est venue s'écraser sur un mur.

Tout en nous guidant à travers les ruines, le commandant ne me cache pas son entière satisfaction.

— Ces Anglais sont vraiment de beaux soldats... Votre major n'a pas l'air commode, mais il n'a pas froid aux yeux.

Un peu plus tard, comme nous approchons du quartier général, c'est le major qui me prend à part. Je ne l'ai jamais vu aussi aimable.

— Remerciez le commandant, me dit-il, c'est un homme capital.

Je reçois aussi les confidences du capitaine. Ses yeux me sourient gravement. Il me dit à mi-voix.

— Je suis content, très content... Je n'avais jamais vu vos hommes dans les tranchées. Ils sont un peu négligés, mais ils me plaisent... Je pense que, nous aussi, nous devrions avoir la conscription.

VIII

LE TROUPIER ANGLAIS

Décembre 1914.

J'ai causé hier avec un tommy de l'espèce cigogne : jambes maigres, bras de télégraphe aérien, tête emmanchée d'un long cou. Son étroit manteau couleur d'eau croupie le grandissait encore. Contrairement à la légende qui veut que le soldat anglais soit taciturne, celui-là, comme ses pareils, se montrait communicatif et confiant. « Vingt-deux jours dans la tranchée, sir, oui, vingt-deux ; le bataillon a perdu 500 hommes ; moi je n'ai eu qu'une éraflure au nez, mais la balle qui m'a fait ça a tué raide mon copain, *my pal ;* vingt-deux jours à boire de l'eau froide : pas une goutte de thé. » Il donnait ces détails

d'une voix tranquille sans chercher à m'émouvoir. Son bataillon avait « descendu » un nombre incalculable d'ennemis, ce qui le remplissait d'une joie douce. Je lui demandai si les habitants faisaient bon accueil aux soldats anglais. Il répondit avec une soudaine vivacité qu'ils étaient *awfully nice* (terriblement aimables).

— Et comment faites-vous pour vous faire comprendre ?

— Oh ! ils ne savent pas un mot d'anglais, mais ça ne fait rien, on s'entend tout de même.

Le fait est qu'on les voit partout fraterniser avec l'habitant. L'autre jour, sur le bord d'une route, j'en ai aperçu deux qui jouaient au foot-ball avec une dizaine de gamins dont le plus grand ne leur venait qu'au nombril. Comme l'un des gamins marquait un point, je demandai aux tommies s'ils n'avaient pas honte de se laisser battre par de petits Français. L'un d'eux se retourna, rit d'un bon rire gras et répondit avec un fort accent écossais : « We want to encour-

rage'em in sport (Nous voulons les encourager à faire du sport) ». Un peu plus loin, entre deux fermes, un petit fantassin se promenait, la pipe aux dents, le sac sur les reins, escorté triomphalement par trois fillettes. Dans un enclos, quelques-uns cuisinaient sous le nez de paysans ébahis. Et partout des parties de foot-ball franco-anglaises. Faute de ballon, ils criblaient de coups de pieds un nœud de chiffons, une motte de terre.

Il y a bien le revers de la médaille. Un soir de la semaine passée, nous avons surpris en ville un tommy qui s'obstinait à vouloir pénétrer dans un cabaret fermé. Il avait déjà cassé la vitre de la porte d'entrée, et le cabaretier, affolé, venait de redescendre en chaussettes. Interrogé sur ses intentions, l'Anglais s'expliqua avec dignité mais sans précision. Il était saoul. Le « provost marshall » dut sévir. Mais ce sont-là des peccadilles bien excusables chez des hommes de guerre. Il est rare, en réalité, que les habitants se plaignent de leurs hôtes en khaki, et

j'en ai vu qui ne tarissaient pas d'éloges sur leur compte. « De braves soldats, allez, et qui ne nous gênent guère. On leur a dit de ne pas monter sur la galerie dans l'usine : depuis ce jour-là, pas un d'entre eux n'y a grimpé. Et tous les soirs, à huit heures, ils sont couchés et ronflent. » Le contremaître qui me faisait cette confidence traite d'ailleurs « ses » soldats avec sollicitude. Tous les soirs à sept heures, il les réunit dans sa cuisine et leur fait du thé. Les tommies boivent le thé et entonnent ensuite en chœur, de leurs voix placides et puissantes, quelque romance sentimentale.

Car le tommy aime la musique. Devant ma maison stationnent des camions automobiles de l'armée anglaise. Tous les après-midis, le crincrin d'un violon sort de l'un d'entre eux et presque aussitôt des voix nombreuses et discordantes s'élèvent dans le silence de la campagne, tandis que les gros canons, là-bas, battent la mesure.

Il faut les voir sur les routes, quand ils arrivent au cantonnement d'un petit pas tran-

quille et cadencé qui rappelle celui du canard. Leurs bonnes figures rouges, cuites par le vent et lavées par la pluie, luisent comme des soleils au-dessus de l'uniforme terreux qui les rend invisibles à distance. Ils ont toujours l'air content, même lorsque les dimensions réduites de la colonne révèlent les pertes subies, et rient volontiers au passage si on leur fait un signe amical. On sent que rien ne les étonne : ils ont couru tant de pays exotiques que le Nord de la France ne leur ménage aucune surprise. On devine aussi qu'ils sont prêts à « encaisser » en souriant, comme des boxeurs, et qu'il doit être difficile de les mettre « knock-out ».

Leur résistance est d'ailleurs étonnante. Dernièrement, au terme d'une longue journée de marche, un bataillon est mis au repos pour une demi-heure. Voilà les sacs à terre et une partie de foot-ball s'organise instantanément. La partie durait encore quand retentit le coup de sifflet annonçant le rassemblement. L'un des joueurs dit à son officier :

« Vous m'avez fait perdre le plus beau coup de pied de ma vie. »

Blessés, ils montrent la même insouciance que leurs alliés en capote bleue. Je me rappelle un train de la Croix-Rouge qui allait en emporter une centaine. En attendant le départ, un Écossais râblé, dont les énormes mollets étaient hérissés de poils roux, arpentait le quai de la gare en soutenant sa main gauche qu'emmaillotaient des linges ensanglantés. Il faisait un peu la grimace et m'exposa que sa main avait été trouée par des balles de shrapnell. Mais presque aussitôt il changea de thème et m'annonça gaiement qu'avant d'être démoli, il avait lui-même tué pas mal d'Allemands. Ce souvenir suffisait à le réconforter.

Ils ont souvent le sens de l'humour. Pendant la bataille d'Ypres, un officier de cavalerie allemand pique une tête dans une tranchée anglaise et se relève couvert de boue. « Quelle sacrée guerre ! » s'écrie-t-il en anglais. Le soldat anglais qui allait lui lancer un coup de baïonnette se met à rire et l'aide à se relever.

Enfin les tommies sont des philosophes. A l'abreuvoir l'autre jour, j'ai entendu l'un d'eux dire sentencieusement à un camarade : « Si vous avez de l'argent, vous ferez bien de le dépenser aujourd'hui, peut-être serez-vous tué ce soir. »

IX

CHEZ LES CHASSEURS ALPINS

Janvier 1915.

Ils m'avaient retenu à dîner, alléguant que ce soir-là « il y avait des oiseaux ». Pour gagner la popote, au fond de la ferme, il fallait cheminer avec précaution le long de l'étable, de peur de tomber dans le trou au fumier. Mais l'accueil de la pièce commune n'en était que plus cordial par cette nuit froide et pluvieuse. Un bon feu, une lampe, une table oblongue et même des chaises, rien n'y manquait. Nous étions bien un peu à l'étroit; les coudes se touchaient, et je sentais ce qu'ils ne me disaient pas : leur serrement de cœur à la pensée des deux camarades qu'ils avaient perdus dix jours

auparavant, deux joyeux garçons, dont l'un était l'âme de cette espèce de famille. Mais le lieutenant commandant la compagnie, qui présidait, eût ragaillardi un moribond par sa gaieté irrésistible. C'était la première fois que je le voyais, et peut-être était-ce la dernière, mais je n'oublierai jamais son rire clair, ni surtout ses yeux lumineux, vifs comme toute sa personne, des yeux couleur de source, qui vous donnaient envie de l'embrasser sur les deux joues.

Les deux autres lieutenants, des officiers de réserve, avec moins de feu, étaient bons compagnons. L'un d'eux nous avait montré, avant de s'attabler, une photographie qu'il venait de recevoir : une jeune femme, belle et pensive, tenant un petit homme en jupes sur ses genoux — une de ces photographies que l'on garde dans la poche de sa tunique et que l'on en tire quand un coup de fouet vous a jeté sur la terre humide et qu'on ne sait si on se relèvera.

Le capitaine de la compagnie voisine avait été également invité. Il était arrivé, une lan-

terne à la main, sous une longue pèlerine percée en deux endroits. Délivré du béret, son crâne quadragénaire, ennobli par une barbe, lui donnait l'aspect d'un philosophe.

Tout en savourant les oiseaux, qui, ma foi, étaient fort bons, ils me racontèrent leurs aventures. La plus récente n'était vieille que de dix jours. La compagnie venait de prendre part à une attaque dont le communiqué officiel relate le succès de façon laconique. Un dur combat. La tranchée prise, les alpins avaient passé quarante-huit heures à subir, sous la pluie, une fusillade intense accompagnée de grenades. Ce n'était d'ailleurs là qu'un des épisodes ordinaires de leur carrière. En cinq mois de campagne le bataillon avait déjà parcouru tout le front, depuis l'Alsace jusqu'à l'Yser. A chaque endroit, on l'avait amené au point critique pour « donner le coup de chien ». Chaque fois, il s'était enfoncé comme un bélier dans la ligne allemande, puis avait retroussé ses manches et creusé des trous imprenables. Après quoi, il avait cédé la place à d'autres et était reparti

en quête de nouveaux travaux d'Hercule.

— Les Boches attendent d'ordinaire que nous ne soyons plus là pour contre-attaquer, me dit le lieutenant Vif-Argent.

Aussi bien leurs expériences ont-elles été complètes. Ils connaissent les mœurs de tous les obus.

— Il n'y a pas grand'chose à craindre du 77, à moins, bien entendu, que ça ne vous tombe sur l'orteil, et encore!... Notre camarade B... ici présent, en a reçu un sur la tête et se porte comme vous et moi.

Le camarade B..., l'homme à la photographie, rectifia cette affirmation. L'obus avait éclaté à 50 centimètres au-dessus de son béret. Tout le monde l'avait cru mort, mais il s'en était tiré avec quelques contusions dans le dos.

Un vin rouge qui n'avait rien de bourguignon éleva la conversation à la hauteur des marmites.

— On peut très bien tenir dans un village sous les marmites, déclara Vif-Argent. Je me trouvais un jour en réserve dans un patelin

avec cinq compagnies. J'avais le commandement. Arrivent des 21. Je n'ai pas perdu un homme. Savez-vous comment? Quand une marmite dégringole sur une maison, elle éclate soit en touchant le toit, soit à l'étage supérieur; le premier étage se borne à s'écrouler et vous avez alors au-dessus de la cave un amas de décombres qui vous protège contre les marmites suivantes. C'est dans ces caves-là, les caves des maisons écroulées, qu'il faut de préférence loger son monde. On risque alors peu de chose. Par exemple, ajouta-t-il en riant, j'ai fait la sottise de sortir un moment dans la rue pour voir si les fils téléphoniques tenaient toujours. Patatras! une marmite tombe à quinze pas sur une maison dont le mur descend en compagnie d'un lit qui se trouvait à l'entresol. Si vous m'aviez vu repiquer une tête dans ma cave!

Mais ils revinrent bientôt au dernier combat, à l'héroïsme de leurs hommes dont ils parlaient en baissant la voix. Le capitaine philosophe donna avec lenteur quelques détails :

— Il faut se rendre compte que ce n'est pas drôle de se lancer à l'assaut. Vous savez comment cela se passe. Nous rassemblons les hommes dans les tranchées taillées en gradins et il est convenu qu'au moment voulu tout le monde doit bondir à la fois et courir d'une traite jusqu'à la tranchée ennemie. Nos hommes n'ignorent pas ce qui les attend. Si parfaite que soit la préparation d'artillerie, il arrive que dès le premier pas plusieurs soient touchés. Et puis il y a la boue, dans laquelle on enfonce quelquefois jusqu'au genou; ce n'est pas gai de tomber dans la boue avec une balle dans le corps. Et puis nos poilus savent aussi qu'une fois de l'autre côté, il faudra se laisser assassiner par les grenades, obstruer les boyaux de communication par où l'ennemi peut revenir et qu'il balaye avec ses mitrailleuses. Ils ont vu ça vingt fois. Le croiriez-vous? Au moment de partir en avant, ils n'ont pas une seconde d'hésitation. Le seul qui soit resté en arrière, l'autre jour, était un pauvre diable qui avait perdu la raison.

Il hésita un instant et ajouta :

— Tous ceux qui y sont restés ce jour-là étaient tombés la tête en avant.

Il y eut un petit silence. Sans doute quelques pensées moins souriantes traversaient-elles leurs esprits. Ils voyaient les petits soldats couchés dans la glaise, et dont les visages évoquaient plusieurs mois d'épreuves supportées en commun. Ils songeaient aux deux camarades grièvement blessés, peut-être perdus, dont la voix cordiale résonnait encore à leurs oreilles. Et l'avenir, que serait-il? J'avais assez longuement causé avec eux pour être sûr qu'ils ne se faisaient point d'illusions. A chaque nouvelle étape de leur voyage, le long du front, quelques membres de la popote disparaissaient à leur tour. Combien d'entre eux avaient-ils quelque chance de voir la fin de la guerre? L'image de la jeune femme pensive me hantait.

Un éclat de rire de Vif-Argent nous tira de cette rêverie. Le « popotier », un gars dont le nez en trompette valait à lui seul une bonne plaisanterie, venait de poser sur la

table, dans un vase de faïence, un affreux bouquet blanc.

— Ça, mon vieux, c'est un cadeau de vos paroissiennes !

Les regards se tournaient vers mon voisin de droite, le second des officiers de réserve, dont le visage un peu mélancolique était barré d'une forte moustache militaire.

Je demandai le mot de l'énigme.

— C'est vrai, dit le capitaine, vous ne savez pas !... Votre voisin est un curé, un vrai, et les paroissiennes d'ici lui offrent ce bouquet, parce qu'il vient d'être cité à l'ordre du jour.

Il reprit, en s'adressant à Vif-Argent :

— A propos, mon cher, tuyau confidentiel : le bataillon repart demain soir, destination inconnue...

X

QUELQUES TERRITORIAUX

Janvier 1915.

Je conviens volontiers qu'avant de les avoir vus à l'œuvre, je ne croyais guère en eux. La réserve comme l'active, plaisante volontiers les « Terribles Toriaux ». Ma surprise fut grande le jour où j'entendis un général de brigade, qui tenait depuis quarante-cinq jours, sous les obus de tout calibre, un point particulièrement menacé, me dire : « Rien ne vaut les territoriaux pour défendre une tranchée. »

Aujourd'hui ce propos ne m'étonnerait guère. Il faut se donner la peine de comprendre le territorial.

Je vois souvent le lieutenant-colonel C...

qui commande, si vous voulez, le 542e T. On le trouve à toute heure dans son corridor. Pour ne pas déranger les gens de la ferme où il est cantonné, il a en effet installé dans cette pièce inconfortable sa salle à manger, son cabinet et les bureaux du régiment. Sa tête chenue de vieux grognard émergé au-dessus de l'immense capote où il est enfoui tout entier. Auprès de lui se tient en permanence le capitaine R..., notaire.

— Je suis une vieille brute de militaire, dit parfois le colonel, et R... est un c... de civil, et malgré ça nous ne pouvons pas nous passer l'un de l'autre.

Ce qui a valu au notaire l'amitié du colonel, ce n'est pas seulement son inaltérable bonne humeur, mais la crânerie qu'il a maintes fois montrée au feu. Car cet homme de loi, nullement belliqueux d'ailleurs, a su faire franchir plusieurs centaines de mètres à sa compagnie sous une grêle de balles; il lui est arrivé plus souvent encore de subir sans broncher, au fond des trous, une averse de marmites. Il regrette peu son étude.

Tous deux administrent paternellement le régiment.

— Capitaine R... ordonne le colonel, occupez-vous de ce papier-ci.

Le capitaine examine le papier, et se tournant vers le scribe, avoué parisien :

— Ecrivez : les compagnies toucheront en supplément de ration une boîte de sardines par cinq hommes.

Entre un ex-blessé, renvoyé par le dépôt. Un éclat d'obus lui a déchiré la paume de la main droite trois mois auparavant. Il s'avance avec un large sourire, et porte à sa visière une main encore enflée.

— Te voilà, mon gros? Montre-nous ça!... Allons, te voilà guéri, tu vas pouvoir reprendre un fusil et leur tirer dessus, à ces c... là!

— Je voudrais « prenndrre ma rrevannche », mon colonel, mais...

Le capitaine-conseiller se penche à l'oreille du chef, sans doute pour faire observer que l'homme n'est pas encore en état de retourner aux tranchées.

— C'est bon, grogne le colonel, tu rentreras tout de même à ta compagnie : tu t'arrangeras bien pour leur régler leur compte à ces bandits, hein ?

La face du convalescent se dilate à nouveau. Il proteste de son désir de « prendre sa revanche », sans entendre le colonel qui dit tout bas à son fidèle adjoint :

— Vous le laisserez aux cuisines.

C'est que le père C... a une faiblesse, qu'il avoue d'ailleurs sans fausse honte. Il adore ses poilus collectivement et individuellement. Tout ce qui les touche le touche. Il se réjouit à la pensée qu'ils auront un quart de vin supplémentaire et se désole quand le temps se met au froid ou à la pluie. Il donne de leurs nouvelles à leurs familles. Le journal local a publié récemment une lettre ainsi conçue :

« Mes chers enfants, vos papas ont reçu leurs étrennes et je vous en remercie en leur nom. Ce sont des braves, et après la guerre

vous pourrez être fiers quand vous vous promènerez en tenant vos papas par la main.

« Lieutenant-colonel C... »

En revanche, lui qui n'a pour ses hommes que des trésors de tendresse, nourrit à l'égard de l'ennemi une haine implacable, celle d'une mère dont on maltraite les enfants. L'autre jour, sur la ligne de feu, on lui amène un officier allemand qui balbutie le français. Le colonel l'interroge d'une voix tonnante.

— Alors, les officiers allemands, ça se rend?

— Mon colonel!...

— Taisez-vous! Et d'où êtes-vous?

— Du grand-duché de Bade, mon colonel.

— Vous voulez dire du petit, petit duché de Bade? Il n'y a pas de duché de Bade. Il n'y a que la Prusse. Vous êtes tous des Prussiens, tous des larbins du kaiser, du petit, petit kaiser; haut comme ça, votre kaiser!...

Il continue à insulter l'armée ennemie, le

kaiser, la Prusse et la Kultur, quand enfin le prisonnier parvient à placer un mot :

— Mon colonel !... je suis blessé.

C'était vrai. Le colonel se radoucit aussitôt, mais jugea superflu de s'excuser.

Pour un pareil chef, le 542e se ferait hacher, si on le lui demandait. Ainsi vont les territoriaux. Peu militaires, ils n'ont pas toujours pour le galon le respect qu'il faudrait et taperaient trop aisément sur le ventre de leur commandant de compagnie. Mais sachez les prendre : ils vous suivront où vous voudrez d'un cœur résolu et souvent plus calme que celui des jeunes. Ce n'est pas pour rien qu'ils sont poilus entre les poilus.

Nous en avons eu la preuve tout récemment encore. Au soir d'une journée critique, l'un des bataillons du même régiment reçut l'ordre de contre-attaquer en pleine nuit une position qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître. Le colonel n'avait donné cet ordre qu'à contre-cœur. Il encouragea ses enfants d'une voix ferme, puis rentra tout hérissé à son poste de commandement.

Le bataillon se mit en marche. Il faisait aussi noir que dans les fours de l'usine à demi détruite qu'il longeait à tâtons ; le sol détrempé et visqueux cédait sous les pas. On ne savait pas exactement où se trouvait l'ennemi, et les balles, dans les ténèbres, semblaient venir de partout. Au bout de quelques minutes, le guide qui accompagnait le chef de bataillon annonça que la tranchée à reprendre n'était plus qu'à 80 mètres en avant, puis il tira sa révérence, laissant les poilus dans un champ de boue qui paraissait aussi vaste qu'un désert. Sur l'ordre du chef, qui avait déjà une balle dans le bras, les hommes se jetèrent à plat ventre et se mirent à ramper comme de gros vers dans la direction indiquée. Ils franchirent les 80 mètres : pas de tranchée, mais bien un feu meurtrier dont il était impossible de deviner le point de départ. Ils avancèrent encore. A ce moment, la situation devint périlleuse. Une unité fléchissait à leur droite ; à leur gauche, le vide. Ils risquaient d'être tournés et fauchés. Par bonheur, les premiers rangs atteignirent sou-

dain une sorte de boyau qui devait servir de voie d'accès aux tranchées de première ligne. Bien qu'on y eût de l'eau jusqu'à mi-jambe, le bataillon s'y retrancha et le commandant fit dire au général de brigade qu'il était désormais certain de pouvoir tenir. Ce ne fut pas lui qui s'acquitta de cette promesse, car une seconde balle l'obligea presque aussitôt à quitter son poste. Mais les territoriaux montrèrent qu'il n'avait pas menti. Ils se cramponnèrent toute la nuit à leur baignoire, et quand les renforts vinrent les dégager, le lendemain, il fallut reconnaître que les vieux avaient sauvé la mise.

Je vis le colonel à son retour du combat, noir, hirsute, les traits contractés par quarante-huit heures de tension nerveuse. Il tomba sur une chaise et tendit ses bottes crottées à son ordonnance.

— Mes pauvres poilus ! répétait-il. C'est trop !

Le chagrin que lui causaient les pertes de son régiment dominait tout autre impression. Il me raconta non sans indignation ceux des

événements que je ne connaissais pas encore, me montra un casque prussien qu'il avait, disait-il, bien le droit de rapporter, puis il ajouta :

— Tout de même, avouez-le, ils valent bien quelque chose, mes pères de famille !

XI

UN ARTILLEUR

Février 1915.

Il est colonel, et de l'active ; mais vous en douteriez à le voir, par une journée froide, les mains dans les poches de son paletot râpé, un vieux paletot civil dont la coupe est antérieure au siècle présent. Ses yeux bleus d'Alsacien sourient, non sans malice, au centre d'une barbe large et fauve. Il fait songer à un griffon intelligent et bon, qui se promènerait entre les batteries pour son plaisir, dans la vague attente du gibier.

Tous ceux qui le connaissent disent d'ailleurs à l'envi que c'est un terrible jouteur. Les Allemands en savent quelque chose : depuis son arrivée à la division, les batteries

ennemies ne tirent plus sur la ville, située à quelques kilomètres en arrière de nos lignes, qu'elles avaient arrosée chaque jour pendant cinq semaines.

Le jour où je lui fus présenté, il était particulièrement guilleret. Un renseignement lui avait révélé, la veille, la présence d'un état-major divisionnaire allemand dans un village voisin du front. Le même soir, entre onze heures et minuit, une rafale d'obus français s'était abattue sur ce village.

— Vous voyez ça d'ici, me dit-il, en se frottant les mains. A cette heure-là, l'état-major boche devait dormir. Le général aura bondi hors de son lit et sera descendu à la cave, ses bottes à la main.

Comme un obus ennemi passait à ce moment au-dessus de nous, mais fort loin, il leva le nez pour prendre le vent. Rassuré sur la direction, il ajouta :

— Ils sont furieux, ce matin. Nous nous en f...., car ils ne sont jamais arrivés à mettre un obus sur nos batteries... On recommencera !

Il a tenu parole. Ce diable d'homme est

infatigable. Nuit et jour, il rumine son affaire. Pour un peu, il coucherait, comme Turenne, sur ses canons pour ne pas manquer l'occasion propice. Les marmites ne l'intimident guère. L'une d'entre elles éclata un jour à un mètre de lui. Il avait eu le temps de s'étendre à plat ventre, les mains sur les oreilles, et le vent de l'obus ne fit que le retourner sur le dos.

Plus encore que les bombardements nocturnes, dont il est rarement permis de constater les résultats, il goûte un bon tir d'efficacité dirigé, au cours d'une attaque, sur une compagnie allemande en ligne de sections par quatre. Cet homme débonnaire, qui n'écraserait pas une mouche et recueillerait au besoin tous les chiens perdus, parvient alors avec peine à dissimuler sa félicité. Il déclare sobrement :

— Nous leur avons bien f...u sur la g... Ou bien :

— Il n'a pas dû en revenir beaucoup.

Après quoi il se remet aussitôt à préparer de nouveaux massacres.

Les prisonniers le divertissent. Son allemand raboteux et familier lui permet de s'entretenir avec eux sans interprète. Il en profite volontiers.

— Figurez-vous ce qui nous arrive, me dit-il un jour. Nous prenons un officier boche. Il se déclare médecin-major. On le traite en conséquence, on l'invite même au mess. Tout cela ne me paraissait pas clair, il avait l'air d'un drôle de médecin. Je conseillai de le mettre à l'épreuve, par exemple de lui faire faire un pansement. Je ne m'étais pas trompé : il se servait d'une trousse de chirurgien comme un cochon se sert de sa queue. Quand on a vu ça, on l'a flanqué au trou.

Cette confidence m'était faite en présence d'un jeune prisonnier allemand, cueilli la nuit précédente : un petit étudiant de dix-sept ans, crotté comme un barbet, qui ne m'a laissé que le souvenir d'une énorme paire de lunettes et de deux manches trop longues. Ce gamin se rengorgeait, exigeant qu'on le prît au sérieux. Il était, à l'entendre, étudiant en philosophie et se déclarait prêt à prouver,

à l'aide d'arguments scientifiques, que la responsabilité de la guerre pesait non sur l'Allemagne, mais sur la France et plus encore sur l'Angleterre.

Le colonel l'écouta patiemment. Puis il lui donna une petite tape paternelle sur l'épaule.

— Votre maman va être contente, hein? Plus de balles pour vous!... Vous allez être bien soigné...

Le Student le regarda, interloqué. Cette bonhomie alsacienne dérangeait manifestement sa Weltanschaung. Il se mura dans le silence, en s'efforçant de paraître digne.

Le seul malheur du colonel, c'est qu'il prend son métier trop à cœur. Etant peu habitué aux insuccès, le moindre d'entre eux lui cause un véritable chagrin. On le trouve alors debout au milieu de ses officiers, muets et attentifs, qui se fait à haute voix du mauvais sang :

— On aurait dû faire ceci, nous avons eu tort de faire cela... Il n'y a pas à le nier : c'est un insuccès complet (dans ces cas-là il exagère toujours le mal)... J'ai fait tout ce

que je pouvais ; les fantassins veulent que l'artillerie se charge de tout le travail... Si je laisse mes batteries où elles sont, on me dira qu'elles sont trop loin ; si je les rapproche, on m'accusera de bombarder nos tranchées, etc., etc...

Ces moments d'impatience précèdent d'ordinaire ceux où il donne les ordres les plus clairs et prend les dispositions les plus heureuses.

Son optimisme est d'ailleurs inébranlable.

Il fait la guerre à l'Allemagne avec une joie si profonde et une telle conviction que pas un instant, même aux heures où d'autres s'alarmaient, le plus léger doute n'a pu l'effleurer sur l'issue finale de la lutte. Il veut et il croit. Il sait que l'heure qu'il attendait depuis son enfance a enfin sonné. L'empire prussien lui apparaît déjà comme une chose du passé, tant il est certain du dénouement prochain. Tel un homme engagé dans un duel à mort contre un monstre dont il connaît le point faible.

Ses raisonnements, parfois goguenards,

recèlent toujours une idée juste. En voici un qu'il nous faisait bien avant qu'on parlât des effets du blocus en Allemagne :

— Les Allemands ne peuvent se passer de cochon, le cochon de pommes de terre. Mais les Allemands, faute de blé, mangeront les pommes de terre. D'où cercle vicieux : les cochons mourront de faim, les Allemands aussi.

XII

LES VIEUX

Février 1915.

C'est une petite chaumière à cinquante mètres de la route. Pour ouvrir la porte, il faut introduire le doigt dans un trou et soulever le loquet. Grand'mère vient alors au-devant de vous, la main sur le ventre, et vous invite à passer dans la cuisine « oùs qu'il fait chaud, mêm' l'hiver quand il fait froid ». Elle a soixante et onze ans, mais elle est encore droite et forte, malgré ses huit maternités. Grand-père, lui, a soixante-seize ans; il est sourd et marche courbé; quand il veut allumer sa longue pipe en terre, il approche du fourneau de la cuisine son énorme bouche en cuir jaune et prend du feu au trou de

tirage, en lançant sur le carreau trois ou quatre jets de salive.

Par la fenêtre, entre les pots de géranium, on voit toute la journée des soldats et des convois anglais passer et repasser sur la route. Il y a des batteries lourdes dans les vergers voisins. De temps en temps une détonation ébranle la maison dont quelques vitres ont déjà été remplacées par du papier d'emballage.

Les vieux n'ont quitté « ch' maison » que pendant une huitaine de jours, au moment où les Allemands occupaient le village. Ils sont revenus derrière les obus français, mais grand'mère, qui est avisée, tient son linge empaqueté dans la huche à pain. Elle héberge en ce moment une de ses filles et son gendre, qui a cinquante ans ; leur fils François, qui a douze ans et qui leur lit le journal à haute voix ; et un neveu de vingt-six ans, Victor, qui a été réformé. Celui-là, c'est un « chanceux ».

A mon arrivée, hier, grand'mère m'a offert du café. Elle m'a coupé une tartine de vingt centimètres, admirablement mince et régu-

lière, sur laquelle on étale du bon beurre blanc. Le soir, il m'a fallu accepter un de leurs lits, pourvu de draps frais et rugueux. En levant la main, j'aurais pu, de mon lit, toucher les solives du plafond.

Naturellement, nous avons causé. On m'a demandé quand la guerre prendrait fin.

— Ch' Guillaume, dit grand'mère, i' voulait qu'en Ourope n'y ait qu'un maître comme n'y a qu'un Dieu. Si c'est pas un' pitié de faire périr ainsi le pauv' monde !

La fille, qui n'a guère plus de dents que grand'mère, me raconte comment elle a dû se sauver de la petite ferme où son mari et elle avaient placé leurs économies. Cette ferme est encore aujourd'hui sur la ligne de feu.

— Nous avons sauvé « nous avettures », « nous » bestiaux, un peu d'avoine, mais tout le reste a été pris. La maison était encore droite y a cinq semaines. A c't'heure, elle est p't-être bien démolie.

Comme je la félicite de sa souriante bonne humeur, elle me répond :

— Au début, nous avons pleuré, maintenant on commence à s'habituer. Y aurait pas d'avance à s'lamenter.

Mais c'est avec grand'mère que j'ai les plus longues conversations. Je sais déjà qu'elle a vaillamment mis au monde et élevé trois filles et cinq garçons. L'un des garçons est mort avant la guerre. Les quatre autres sont mobilisés.

— I's avions tertous chacun un état. Çui-là qu'est mort était bour'lier. Y en a un qu'est cordonnier, comme grand-père, un aut' « marichal ». I's étions tertous de bons enfants, bien élevés et travailleurs. On les a nourris jusqu'à seize ou dix-huit ans sans qu'i' rapportent rien. Tertous i's étions établis avant la guerre, chacun dans s'maison, sauf el' dernier qu'est pas marié et qui couche dans vot' lit.

En parlant, elle caresse le bord de la marmite qui mijote sur le feu et s'essuie le nez de temps en temps entre le pouce et l'index. « S'maison » sent la soupe aux pommes de terre et le pain de ménage. Quand le canon

ne tonne pas, on entend le lourd tic-tac d'une horloge qui semble marcher avec des sabots.

— A c't'heure, poursuit-elle, i's ont tout perdu. Ma fille, qu'avions une petite ferme, avions sauvé s'vache et s'mulet, mais le viau s'a ensauvé. Les Prussiens sont v'nus, ça fait qu'i's ont tout pris : les sac'i d'blé, pour les tranchées, les armares, les lits, les horloges. A c't'heure s'maison est vide, si c'est qu'elle est d'bout.

Elle ne sait pas non plus ce qu'est devenue la forge de son fils le « marichal ». Celle-là se trouve encore aux mains des Allemands. Sans doute elle aura été détruite comme tout le reste. Grand'mère raconte ces malheurs d'une voix égale.

Mais grand-père, qui tapait jusqu'alors sur une semelle de soldat, se mêle, en sourd, à la conversation.

— Et tout d'même, vous avions ben dormi? C'est un lit d'pauvres gens. On l'donne de bon cœur...

Je le remercie, puis je tente de donner à grand'mère quelque espoir : les habitants qui

auront souffert de l'invasion seront indemnisés, etc... Elle accueille ces affirmations avec politesse.

— Sûr, dit-elle, qu' les aut' faisions de bons profits. I' « vindint » el' lait, el « beirre » chier, cent sous la livre. Ch' pays est un bon pays...

— Un d'nos garçons étions à Maubeuge, interrompt grand-père. Il a écrit au commencement qu'il était avec les pompiers là-bas. J'sais pas moi. D'puis, on a seulement jamais eu d'ses nouvelles. Peut-êt' ben qu'il est mort.

Grand'mère se redresse. Elle n'aime pas les paroles de mauvais augure.

— Mais non, dit-elle, ça fait qu'il est prisonnier en Allemagne.

Grand-père me regarde de plus près, à travers ses bésicles plantées de travers. Le vieux tient à son idée.

— C'est comme le plus jeune, répond-il, il était au 43e à Lille. V'là quat' semaines qu'i n'a pas écrit...

— Trois semaines ! dit grand'mère.

— Il est pt' êt' mort aussi, dit le vieux tristement.

A mon tour, je m'efforce de le rassurer en alléguant les lenteurs du service postal. Grand'mère m'approuve sans réserve, mais je vois bien que ses yeux sont humides. Le petit du 43e, c'est le dernier-né, celui qu'elle couvait encore lorsque la guerre vint le lui arracher brutalement. Avant de partir, il lui a demandé des chaussettes et « un petit mandat ». Elle lui a envoyé le « petit mandat ».

A présent, chacun est à son travail. J'écris auprès d'une fenêtre. Grand-père est retourné à sa semelle de soldat, et le petit François, qui sera sans doute cordonnier, lui donne des conseils. Grand'mère va et vient de l'armoire en noyer au fourneau de la cuisine, éternellement allumé. De temps à autre, elle soupire.

— Quand c'est qu'vous rentrerez le soir, me dit-elle, si la porte est fermée, vous n'avez qu'à « buquer », j'vous ouvrirai.

XIII

HAROLD

Février 1915.

Nous l'appelons : le prince, depuis le jour où un Tommy, le voyant passer, prononça, tout ébahi :

— Je parie que c'est le prince de Galles !

Cette méprise n'avait rien d'exceptionnel. L'armée anglaise abonde en tout jeunes officiers, qui sans avoir pris modèle sur le plus illustre d'entre eux, lui ressemblent par leur teint clair et leur franc regard : boys ardents et sains qui sourient à la guerre et qui ajoutent de la grâce à la force britannique.

Notre prince, à nous, a bien vingt-deux ans, mais il n'en paraît que dix-huit. Telle est du moins l'opinion des boutiquières de Béthune,

100458

qu'il n'a jamais osé regarder. Pas l'ombre de moustache. Bien qu'il ait des muscles d'athlète, ses mouvements ont conservé la vivacité maladroite de la première adolescence. Huit jours après son arrivée au front, il renversait un soir une horloge normande qui s'était trouvée sur le chemin de ses longs pieds. Depuis lors, il suffit que nous entendions dans la pièce voisine le fracas d'une chaise qui tombe pour que l'un de nous s'écrie aussitôt :

— Harold n'est pas loin !

Avec cela, une passion pour les confitures. Il les préfère au tabac. Et l'hiver, ayant encore la peau fort tendre, les engelures le font souffrir cruellement.

Tout le monde l'aime, et moi le premier. A la guerre, le fond des caractères se dévoile bientôt. Or ces dehors de grand enfant cachent la nature la plus sérieuse et la plus ferme. Les modestes fonctions de Harold, celle d'A. D. C. (aide de camp du général) le vouent aux besognes ingrates ; au cantonnement, c'est lui qui parlemente avec l'habitant ; au

feu, on lui confie les missions périlleuses, quand elles ne valent pas la peau d'un major. Le prince s'acquitte de ces tâches diverses avec une inaltérable bonne grâce.

Je ne lui vis perdre son self-control qu'une fois. Le général logeait alors chez une Flamande irritable pour qui un sou était un sou. Tous les matins, entre neuf heures et dix heures, elle découvrait de nouvelles raisons de tenir le cuisinier de l'état-major pour un être pervers, acharné à sa ruine, et le pauvre Harold subissait un long discours, entrecoupé de sanglots. Il écoutait patiemment, bien qu'il fût toujours affairé, et se bornait à s'étonner de la quantité de larmes que la nature avait mise à la disposition de cette personne bien portante pour la défense de ses intérêts. Un jour cependant, son hôtesse passa les bornes de l'indiscrétion. Sous prétexte qu'il manquait une bouteille dans l'ample collection de la cave, elle l'entraîna dans un sous-sol ténébreux et l'y retint une demi-heure. Quand il en sortit, il était pâle d'indignation.

— Cette femme est insupportable, me dit-

il avec force; après tout, si nous sommes ici, ce n'est pas pour notre plaisir; est-ce qu'elle préférerait avoir les Allemands, etc.

La Flamande lui avait communiqué son éloquence. Je le plaisantai et il sourit.

Je l'admire plus encore les soirs où le général, qui dort peu, oublie d'aller se coucher. Sans en avoir jamais reçu l'ordre, Harold se croit alors tenu de veiller aussi. Il commence par écrire, au crayon, de longues lettres à sa mère et à sa sœur. Puis le crayon lui tombe des mains. Il s'endort sur l'*Illustrated London News*, puis sur le *Sketch*; le *Times* achève le supplice : le prince ne se plaint jamais.

Quand, pour le taquiner, je lui affirme qu'une jolie fille l'a longuement suivi des yeux, il me répond :

— Go away !

Je l'aurais cru froid, si je ne lui avais vu un soir des larmes aux yeux, comme il venait d'apprendre une injustice faite à un camarade.

C'est au feu que notre prince me plaît le mieux. Non qu'il témoigne une témérité

exceptionnelle : s'il goûte le séjour de la tranchée, il n'éprouve aucun plaisir malsain à recevoir des marmites, des *crumps*, comme il dit. Mais aucun bombardement, si déplaisant fût-il, ne l'a jamais dérangé dans l'accomplissement minutieux de ses devoirs.

Je le revois, certain jour où il eut à installer le poste de commandement dans une sorte de taupinière que l'artillerie allemande bombardait avec acharnement. De tous les points situés à dix kilomètres à la ronde, c'était à coup sûr le mieux repéré. Quand j'y arrivai, je trouvai Harold debout, à dix pas de l'abri où logeait l'état-major. Jamais sa casquette souple à bande rouge ne l'avait coiffé avec plus d'élégance.

Je lui demandai en passant s'il admirait le paysage.

— Ce n'est pas cela, me dit-il fort sérieusement, mais il n'y a pas de mess convenable pour le général. J'en fais creuser un par les sapeurs.

Quelques hommes piochaient en effet au fond d'une tranchée. Le prince les surveillait

d'en haut, tout en méditant sur le nombre des assiettes, fourchettes et cuillers. Cinq minutes plus tard, un obus tombait à ses pieds ; par bonheur ce fut un tronc d'arbre qui reçut les éclats.

— Je viens d'avoir une belle peur, me dit-il avec un sourire de demoiselle.

A quelque temps de là, on lui donna la Military Cross. Il l'avait bien gagnée depuis qu'il courait, avec un parfait naturel, à la rencontre des mauvais coups. Mais au milieu de la joie générale, il fut le seul à se montrer sincèrement contrarié.

— C'est idiot, répétait-il ; moi je couche dans un lit tous les soirs : il faudrait réserver ces choses-là aux pauvres bougres des tranchées.

XIV

APRÈS NEUVE-CHAPELLE

Mars 1915.

Sept heures du soir. Les phares de l'auto révèlent tout à coup sur la route une masse grise. C'est un bataillon anglais qui revient des tranchées après s'être battu pendant trois jours et avoir perdu, dans un assaut, la moitié de son effectif. Grenades à main, lancées sur eux à 10 mètres, jets de pétrole enflammé, feux d'enfilade sortis d'invisibles casemates, rien n'y a manqué. Rien non plus ne les a arrêtés ; ils étaient trop contents de pouvoir enfin bondir hors de leurs trous, d'avoir, comme ils disent, « *a go at them* ». Ils ne se sont pas retournés pour voir les camarades, les *pals*, tombés au cours de la charge et

qui achevaient de mourir silencieusement.

Je m'arrête pour les regarder passer. J'ai le cœur serré. Leurs pertes sont les nôtres. Comme nous, ils donnent leur vie pour une noble cause, sans forfanterie comme sans peur, sans Gott mit uns, et leur sang se mêle au nôtre si souvent sur la terre de France que lorsqu'ils sont frappés, c'est nous qui souffrons.

Ils approchent. Un tout jeune officier les guide : peut-être est-ce lui qui commande désormais. Dans la pénombre, les taches de boue font sur les manteaux couleur de terre des reflets blanchâtres.

Mais le boy officier, badine en main, avance d'un pas élastique et souple. Les hommes de la première section le suivent au pas cadencé, la pipe aux dents, et leurs semelles écrasent résolument la route pavée. Leur allure ne trahit ni fatigue ni dépression. En voici d'autres qui chantent. Plus loin, dans la nuit, une compagnie entière siffle en chœur : c'est en effet la coutume des Tommies qui goûtent les fifres mieux que les clairons. Je prête

l'oreille. Cet air de marche, dont le rythme tranquille rappelle celui de Tipperary, c'est tout bonnement la Marseillaise. Toute la gauche du bataillon répète de la même manière le vieux chant révolutionnaire devenu hymne anglais, et qui leur donne à tous du cœur au ventre. Il y a même dans les derniers rangs un poilu qui joue de l'accordéon. Autour de lui, on tend le jarret.

S'il le fallait, ces gens-là retourneraient demain au feu, en fumant leur pipe, avec la même désinvolture.

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, tandis que l'artillerie anglaise envoie vers les lignes allemandes sa plus furieuse bordée, je recueille sur une autre route trois blessés qui s'en vont clopin-clopant vers l'ambulance, accompagnés d'un camarade valide. Celui-ci a les traits menus et réguliers d'une jeune fille. Il m'aide à hisser les trois Tommies dans l'auto et à installer le plus sérieusement atteint — un éclat d'obus dans le pied. La jeune miss monte sur le marchepied

et nous partons pour l'hôpital de la ville voisine.

Nous avançons avec peine. Des voitures d'ambulance nous barrent le chemin. En sens inverse se succèdent des avant-trains d'artillerie, des autos d'état-major, des pelotons de cavalerie admirablement montés qui passent au grand trot, la lance au poignet. J'ai tout le loisir de distribuer du chocolat à mes Tommies, qui ont le ventre creux, et d'apprendre que je transporte deux Irlandais et un Anglais.

Naturellement ils ne savent pas d'où ils viennent. Il leur suffit d'avoir pénétré quelque part dans des tranchées allemandes et d'avoir tué un tas de Boches (nom qu'ils ont adopté comme la Marseillaise). Le plus vieux des Irlandais, dont la face noire est hérissée d'une barbe de huit jours, entreprend un récit confus dont je ne saisis que des bribes.

— Nous avons sauté dans les tranchées... Ils se sont sauvés.

— Vous les avez vus tourner le dos?

— Pour sûr! s'écrient-ils tous les trois.

Ils rient d'un bon rire tranquille, comme si l'aventure ne leur avait laissé que des souvenirs agréables. L'Anglais considère sans mélancolie sa cuisse, à nu sous le pantalon déchiré, et où s'est logée une balle de shrapnell. Il annonce qu'il demandera au médecin-major de lui donner cette balle en « souvenir ».

Cependant, le second Irlandais s'anime. C'est un fort gaillard à moustache blonde, qui ne doit pas être facile à retenir le jour de la Saint-Patrick.

— Ce sont des cochons et des brutes, dit-il. J'ai vu un de leurs officiers qui donnait un coup de couteau à un de nos infirmiers pendant qu'on le pansait... Celui-là, son affaire a été vite réglée.

Ils me racontent tous trois avec colère les actes de traîtrise que les Allemands ont commis sous leurs yeux. Bons garçons, ils oublieraient volontiers les coups qu'un adversaire leur aurait portés selon les règles. Mais la déloyauté allemande leur a inspiré un mépris et une rancune qu'ils pardonneront difficile-

ment. Ils n'aiment pas qu'on les frappe au-dessous de la ceinture.

Tout à coup, l'un d'eux s'interrompt :

— Hello ! sergent ! crie-t-il gaiement.

Sur le banc d'une voiture d'ambulance qui nous précède se prélasse un blessé, dont l'une des mains, emmaillottée dans des linges rougis, laisse couler par moments des filets de sang. C'est le sergent de section de mon Anglais. Ils échangent quelques plaisanteries cordiales, et le sergent montre sa main en souriant.

Mais nous avons dépassé la voiture d'ambulance, et voici un convoi d'une douzaine de prisonniers qui cheminent deux par deux, encadrés par quelques baïonnettes. De tristes prisonniers, muets, pâles, pareils à des collégiens au piquet. Mes trois Tommies se taisent et les regardent.

— Cochons ! dit l'Irlandais entre ses dents en leur montrant le poing.

En arrivant à l'hôpital, ils me serrent tous la main comme des gentlemen, même celui qui ne tient plus que sur une patte.

* * *

Leur insouciance est incroyable. A quelques mètres derrière la tranchée, on les voit se promener les mains dans les poches, ou même procéder sous les balles à leur toilette matinale. Il y a quelques jours, l'artillerie allemande a obligé une brigade anglaise à déplacer son quartier général. On avait oublié la sentinelle. Fidèle à sa consigne, le Tommy est demeuré à son poste, en pleine rue, sans même songer à se mettre à l'abri.

— Ce qui fait la force comme la faiblesse de nos hommes, me dit un officier anglais, c'est leur défaut absolu d'imagination. Aucun d'entre eux n'essaye de se représenter ce qui pourrait lui arriver dans l'instant qui va suivre. Tant qu'une balle ne s'est pas donné la peine de l'atteindre, elle n'existe pas pour lui. De là sa bonne humeur ; de là aussi ses imprudences.

XV

MARMITES

Mars 1915.

— Les marmites, quand c'est fini, on en rigole, et même on crâne un peu. Mais pendant qu'elles tombent, on n'est pas autrement fier.

J'ai éprouvé plus d'une fois la justesse de cette observation que fit naguère devant moi je ne sais plus quel lignard, retour des tranchées.

Le hasard mit l'autre jour mon propre frère sur mon chemin. C'est un grand diable d'officier de marine qui dirige depuis quatre mois une escadre d'auto-mitrailleuses. Je le croyais encore à Ypres, mais la rencontre ne nous surprit guère; on ne s'étonne plus de grand'chose. Nous tombâmes dans les bras l'un de

l'autre en nous tâtant mutuellement pour nous assurer que nous n'avions point maigri. Ses joues étaient un peu creuses, mais il avait l'œil vif et frais.

— Tu déjeunes avec nous, me dit-il avec autorité. Nous vivons dans un endroit tranquille... Ce n'est pas comme là-bas.

La maison, précédée d'une cour, offrait, en effet, un paisible aspect. Des artilleurs ferraient un cheval devant la remise ; une soupe cuisait un peu plus loin. Sur la route, devant la grille de la villa, passaient des voitures régimentaires et des troupiers. On se serait cru aux manœuvres sans les deux tours démolies qui se dressaient à 200 mètres de là, au sommet d'un mamelon gazonné, comme deux chicots sur une gencive. Mais ces ruines, vieilles de quelques mois appartenaient déjà au passé.

— Les obus ne tombent plus que de l'autre côté des tours, me déclara mon frère. Ils envoient bien quelques 77 tous les jours sur le bois que tu vois à notre gauche, mais tout le monde s'en f...

Je connaissais déjà de nom le colonel d'artillerie, son chef, à qui il me présenta. C'est un homme aux manières fines, à l'esprit froid et précis, qui traite la guerre en problème intéressant et sait néanmoins s'attacher à tout le reste ; un de ces hommes à qui l'on est reconnaissant de vous donner d'emblée une bonne opinion de la race française. Les jeunes officiers qui composaient son état-major, et dont la moitié avaient déjà une blessure à leur actif, supportaient avec un égal entrain les inconvénients d'une installation étroite et les familiarités excessives de mon frère. Celui-ci doit à un orageux passé de midship l'habitude de parler haut et d'avoir toujours une main sur l'épaule de quelqu'un.

A table, ils me racontèrent bientôt leurs aventures d'Ypres et notamment le bombardement de K...

— C'est un petit village dans le genre de celui-ci, dit mon frère. Nous venions de nous y installer et tout semblait si calme que j'avais demandé au colonel l'autorisation de faire venir mes autos qui attendaient à 2 kilo-

mètres en arrière. Arrive l'heure du déjeuner, un déjeuner qui s'annonçait succulent; le gros P..., ajouta-t-il en lançant une bourrade au lieutenant-popotier, s'était surpassé... Tout à coup une première marmite dégringole, puis une seconde, puis une troisième, et puis plusieurs à la fois. Bombardement en règle et, ma foi, bien groupé. Tout le village y a passé.

Ce souvenir les amusait tous. Un instant avant que leur maison fût démolie, ils étaient tous descendus dans la cave avec le colonel. Mais leur situation y avait été longtemps critique car les obus, dont les moindres mesuraient 15 centimètres, éclataient dans la rue contre leur soupirail. Couverts de plâtras, à demi asphyxiés par la fumée ils étaient demeurés là quatre heures entières. Au bout de ce temps, le colonel, qui avait tiré sa montre, réussit à déterminer « la loi ». Trois minutes s'écoulaient désormais entre chaque rafale. On fit une manœuvre en deux temps. Les autos furent mises en marche, et aussitôt après la marmite suivante, l'état-major décampa à toute vitesse.

— Et pendant ce bombardement de quatre heures, dit un des officiers, il n'y a eu dans tout le village qu'un homme tué et deux légèrement blessés.

Ils en riaient maintenant. La conversation devint fort animée. Le goût des idées générales ne perdant jamais ses droits dans un cantonnement français, surtout d'artillerie, on passa en revue toutes les questions de l'heure présente, sans même négliger celle de l'intervention japonaise. Le colonel, dont la culture était surprenante, parlait du Japon mieux qu'un livre. Je l'écoutais avec tant d'intérêt que je remarquai à peine un bruit sourd, pareil à celui d'une porte qui se ferme avec violence, suivi d'un étrange phénomène : un morceau de vitre, grand comme une pièce de cinq francs, venait de se détacher de la fenêtre et de se briser sur le parquet.

— Tiens ! un 105 ! dit le colonel.

Il revint au Japon sans s'émouvoir. De ma place, je pouvais apercevoir la cour. Un homme se tenait à la grille de l'entrée. Soudain je le vis se jeter en arrière en baissant la tête et

presque aussitôt des débris volèrent au-dessus de lui, tandis qu'un fracas assourdissant jetait sur le parquet de la salle à manger le reste de la vitre.

— Ça, c'est du 150, mon colonel, dit l'un des officiers.

La conversation était tombée en même temps que le carreau. Le lieutenant-popotier sortit et revint bientôt.

— Nous sommes droit dans la direction, mon colonel, annonça-t-il avec un sourire qui, je dois le dire, me parut forcé.

Le nez du colonel se pinça à la racine. On émit diverses hypothèses sur la provenance de ces marmites. Ce qui semblait certain, c'était que la seconde avait éclaté à 50 mètres seulement de la Maison.

— Ils ont l'air d'avoir la hausse, fit observer un lieutenant.

Comme pour lui donner raison une troisième explosion retentit aussitôt derrière la maison et la fenêtre de la pièce voisine de la nôtre sauta à son tour. Du coup, tout le monde se leva.

— Nous sommes encadrés, la quatrième est pour nous.

Cette prévision mathématique, émise par des techniciens, me sembla désagréable. La moindre marmite de 15 eût démoli de fond en comble la bicoque où nous étions rassemblés. A partir de ce moment, j'eus le pressentiment d'une catastrophe prochaine. L'idée baroque me vint de me placer sous une porte, en cas d'effondrement de l'étage supérieur. Mais je m'aperçus que le colonel et son état-major avaient mis leurs manteaux; je les imitai, non sans éprouver une peine bizarre à me rappeler où j'avais laissé mes affaires.

— Apportez le café ! ordonna le colonel.

J'entendis le cuisinier qui disait à son aide, moitié riant, moitié grave : « Nous n'avons plus que cinq minutes à vivre ! » Le café fut apporté et nous le bûmes debout en plaisantant. Ayant saisi d'une main ma tasse, de l'autre ma soucoupe, je les sentis trembler l'une contre l'autre, d'un tremblement incoercible contre lequel ma volonté ne pouvait rien. Effet d'autant plus humiliant que dans

des circonstances plus périlleuses, mais moins inattendues, je n'avais pas eu à rougir de mes nerfs. Je me consolai en songeant au : « Tu trembles carcasse ! » et en observant qu'un des sous-lieutenants secouait les épaules sous prétexte qu'il faisait froid.

Un autre murmura :

— C'est K... qui recommence.

Nous attendions depuis cinq minutes, et le quatrième obus ne venait pas. Avions-nous affaire à un simple tir de réglage ? L'ennemi n'essayait-il ses coups que pour nous envoyer en une fois une rafale de marmites ? Mes hôtes examinaient ces différentes suppositions avec froideur, mais sans joie. Je me représentais avec une vivacité croissante l'irruption d'un obus par la fenêtre et l'effet qui en fût résulté. Le colonel m'avait engagé à partir après le prochain obus, car il redoutait, disait-il, un bombardement sérieux. Il répétait de temps à autre :

— Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est ce courant d'air. Déjà il ne faisait pas bien chaud ici.

Au dehors, un artilleur tenait tranquillement par la bride un cheval d'officier. Il ne songeait pas à s'abriter dans l'écurie où cependant la place ne manquait pas, car les chevaux s'y étaient serrés les uns contre les autres dès la première explosion.

Tout à coup une détonation fit trembler la maison, puis une seconde. Je réprimai avec peine un tressaillement.

— C'est un départ, dit le colonel.

C'était en effet nos 155 qui entraient en danse, cherchant sans doute à punir la batterie allemande. Il était incroyable que celle-ci demeurât aussi longtemps sans poursuivre son tir. Au bout de dix minutes, les officiers commencèrent à parler avec mépris de la pénurie de munitions dont paraissait souffrir l'ennemi. Au bout d'un quart d'heure, ils m'engagèrent à partir. Je m'y décidai, non sans apporter quelque coquetterie à prolonger la conversation sur le pas de la porte.

Quelques jours après, je revins m'assurer que la maison était toujours debout. Je les trouvai tous de fort belle humeur. Aucun

nouvel obus ne les avait dérangés depuis mon départ. Une planche remplaçait la vitre cassée. Non seulement l'alerte était oubliée, mais l'on niait avoir connu un seul instant d'appréhension.

— Ils tirent quelquefois sur la pente, près des tours, mais la maison ne risque rien, me déclara mon frère avec certitude.

— Et vous savez, dit un autre en riant, ce n'était pas du 15, mais bien du 21. C'est vous qui les avez attirés ! Venez voir le trou.

L'entonnoir était fort beau. On eût pu s'y tenir debout sans être aperçu. Ils me firent cadeau d'un éclat qui me sert en ce moment de cendrier.

XVI

A L'AMBULANCE ANGLO-INDIENNE

Mars 1915.

Au moment où j'arrive à la porte de l'école, transformée en ambulance, une voiture automobile y dépose quelques Indiens légèrement blessés. L'un d'eux, un Sikh à face de bronze, soutient avec précaution son bras droit ensanglanté. La douleur lui arrache une grimace. Comme il passe auprès de moi, je lui dis :

— Chabash !

Cette formule de félicitations possède une vertu magique : la face de bronze se détend. Le Sikh pénètre avec majesté sous le portail, pareil au pèlerin misérable mais digne qui rencontre sur sa route le fondouk hospitalier.

Dans la cour, quelques autres noirs, —

c'est ainsi que nos paysans de Flandre appellent les soldats Indiens — vont et viennent de ce pas souple qui évoque les promeneurs en sandales des bazars orientaux. Malgré la fraîcheur de mars, leur chemise leur tient lieu de manteau et flotte librement hors de la culotte.

Le médecin-chef, qui a rang de lieutenant-colonel, est au bureau. A force de vivre aux Indes, ce petit homme grisonnant et assez gros a pris quelque ressemblance avec le placide lettré, à turban et lunettes d'or, qui lui sert de secrétaire. Tous deux sont tassés l'un auprès de l'autre, le colonel dans un fauteuil, le lettré sur une chaise de cuisine.

— Vous venez voir votre ami? Il va beaucoup mieux... Allez-y tout seul, vous connaissez le chemin, me dit le vieil homme avec bienveillance... Pas de nouvelles du front?

Il ne s'interrompt que pour lancer à l'humble lettré, en hindoustani, quelques apostrophes un peu rudes. Le métier de chef d'une ambulance anglo-indienne n'est pas toujours aisé. Il ne suffit pas de faire vivre

en bonne intelligence des Indiens et des Européens ; il faut encore disposer les cantonnements de façon que les brahmanes et autres personnages délicats n'aient pas à redouter le contact d'une caste inférieure. De là mille problèmes d'alimentation et de couchage qui altèrent parfois l'humeur ordinairement satisfaisante du colonel.

Je le quitte pour rendre visite à mon blessé. Dans la petite pièce voisine du bureau du médecin chef, je trouve l'infirmier indigène Balcaland, sorte de Mongol aux yeux doux, homme important, qui sait l'anglais et qui est déjà de mes amis. Il m'accueille avec un sourire respectueux sous sa moustache tombante et m'offre de m'accompagner. Balcaland me plait par sa curiosité d'esprit alliée à une extrême prudence. Il m'a demandé l'autre jour à quelle époque de l'année commence en Flandre la saison des fièvres. Nous causons en effet quelquefois.

Nous traversons d'abord, sur la pointe des pieds, la salle des malades indigènes. De petits lits de fer, merveilleusement propres,

s'alignent de chaque côté du passage central. Sur ces lits, des têtes sombres émergent de couvertures pourpres. Hérissées de poils en désordre, elles respirent une indolente béatitude. D'effroyables crachements rauques troublent sans doute la sérénité du lieu ; mais il ne s'agit que d'un enrhumé qui manifeste ainsi sa présence à la mode bruyante de son pays et se remet aussitôt après à disserter paisiblement avec son voisin. Pour ces pauvres diables désorientés par un climat humide, cette confortable ambulance où les Sahibs leur prodiguent mille soins est un séjour digne d'un rajah. A leur attitude abandonnée, on devine qu'ils se résigneraient sans peine à y passer le reste de leur vie.

De l'autre côté, un corridor, puis l'escalier qui monte au premier étage. C'est là que se tient en permanence l'infirmier écossais Mac Cay. Encore une figure sympathique. Quelle que soit la température, Mac Cay garde les bras nus et porte une sorte de chemise de lin qui lui donne l'aspect d'un vieil enfant de chœur. Son visage étroit semble toujours sur

le point de sourire, tout en demeurant d'un sérieux imperturbable. On ne le vit s'émouvoir qu'une fois, au lendemain d'une nuit agitée où son compagnon de lit, qui avait trop copieusement fêté je ne sais quel anniversaire, oublia les règles les plus élémentaires de la bienséance. Mac Cay considéra cet accident comme une offense personnelle et s'indigna quand le médecin chef ne fit qu'en rire. Depuis ce jour, c'est avec un mutisme farouche qu'il s'acquitte de ses devoirs, dont le premier est de planter, matin et soir, un thermomètre entre les dents de chaque blessé.

Cependant Balcaland a frappé, au premier étage, à la porte de la petite pièce réservée aux officiers britanniques. J'apprends qu'il me faut attendre quelques instants dans le corridor, car c'est l'heure du pansement. Balcaland me tient compagnie. Il me demande tout à coup :

— Pourquoi la France est-elle en guerre avec l'Allemagne ?

Cette question le préoccupe sans doute depuis longtemps car il me regarde soudain

avec avidité, de ses yeux noirs où brûle un feu contenu.

Je lui réponds en riant que les peuples voisins sont condamnés par la destinée à se disputer certains territoires et que le cas de l'Alsace-Lorraine confirme cette vérité. Ma réponse ne le satisfait pas.

— C'est l'Allemagne qui a déclaré la guerre, me dit-il, et c'est pourtant elle qui possédait l'Alsace-Lorraine.

J'entreprends alors de lui décrire les menées de l'impérialisme allemand; mais on l'appelle et il m'abandonne sans m'avoir livré le secret de ses méditations.

Je ne suis seul qu'un instant, car deux infirmiers indiens moins galonnés, mais non moins solennels, font leur apparition à l'extrémité du corridor. Coiffés d'un turban pointu, ils avancent avec précaution pour ne point faire de bruit. Par malheur, les pantoufles que le Sirkar (le Gouvernement) leur a fournies, sont en cuir neuf et crient à chaque pas. Je les regarde passer devant moi, pareils à deux prêtres se disposant à officier.

Ils s'arrêtent devant un placard, dont ils entrebâillent la porte, puis échangent longuement, à voix basse, de mystérieuses paroles. D'un geste lent, l'un d'eux montre le ciel. Enfin l'autre se décide, tend le bras, et tire du placard, avec un respect hiératique, un flacon poudreux qui contient un liquide noirâtre. Ils le regardent ensemble, se consultent encore, puis remettent le flacon exactement à la même place. La cérémonie est terminée. Ils s'éloignent gravement d'un air satisfait.

Mais on m'autorise enfin à pénétrer dans la chambre que l'interprète français blessé partage avec un officier anglais. Le même obus les a frappés l'autre jour et ils se consolent ensemble de la piqûre de sérum anti-tétanique qui les fait souffrir beaucoup plus vivement que les éclats.

— On ne peut pas être mieux soigné que nous ne le sommes, me déclare le gamin. Les médecins anglais sont épatants pour moi. Et puis cette ambulance est rigolote. Tenez, voilà le *manieur-de-choses-immondes*.

Il me montre un Indien assez sale qui vient d'entrer pour débarrasser la pièce de certains accessoires intimes. Cet homme qui appartient à la caste la plus basse est chargé, ainsi que ses pareils, de toutes les fonctions qui comportent une souillure. Pour avoir le droit de monter le déjeuner, il faut occuper dans l'échelle sociale indienne un rang sensiblement plus élevé. C'est tout au plus s'il est permis au *manieur-de-choses-immondes* de prendre le charbon dans ses doigts pour le jeter sur le feu. Il naît, vit et meurt dans la familiarité de la crotte.

— Le plus fort, ajoute mon blessé en riant, c'est qu'il trouve tout naturel d'être traité par les autres comme un chien.

L'officier anglais se mêle à la conversation et tous deux me racontent à nouveau leur récente mésaventure. Ils avaient eu l'idée saugrenue de prendre l'air dans le village de R... au moment même où l'artillerie allemande le gratifiait du bombardement quotidien. Tous deux ont entendu venir l'obus et se sont accroupis simultanément,

tandis que l'officier anglais disait avec calme :

— Celui-là est pour nous.

J'admire, en les écoutant, l'intimité que l'épreuve commune a établie entre eux. Ils s'interpellent déjà par leur petit nom.

Les sons criards d'un accordéon se font entendre dans la pièce voisine.

— Ce sont les sous-officiers anglais qui nous offrent un concert, dit l'interprète. Voici la *Marseillaise*. Tout à l'heure nous aurons un refrain de music-hall : *All the girls are pretty by the sea-side* (Au bord de la mer, toutes les filles sont jolies)...

On dirait que l'Europe et ses bastringues viennent de surgir inopinément en plein Orient. La discordance est éclatante et personne néanmoins ne songe à s'en étonner, tant une longue accoutumance a fini par marier l'un à l'autre le monde indien et le monde britannique. Il me semble même que le *manieur-de-choses-immondes*, accroupi devant le feu dans une attitude craintive, prête l'oreille avec un secret plaisir à ces affreux accents venus des bords de la Tamise.

Un peu plus tard, comme je sors de la pièce, je rejoins une théorie d'indigènes convalescents qui parcourent le corridor en chaussettes, frileusement emmitouflés dans leurs couvertures écarlates. Ils se rangent, en descendant l'escalier, pour ne pas frôler un autre de leurs frères inférieurs, reconnaissable à ce qu'il *tient* dans les mains. Mais le paria ne s'en émeut guère. Il vient sans doute de dérober dans un coin quelque boîte de conserves ou de confitures, à moins qu'il n'ait ramassé une orange à demi entamée, car il se réjouit de quelque inavouable aubaine et ne paraît même pas s'apercevoir du mépris public. Tant il est vrai que les Sahibs font bien les choses : ils savent répandre les bienfaits de la science, mais se gardent sagement d'entrer en conflit avec l'ordre social voulu par le Destin.

XVII

LE COURAGE ANGLAIS

Mars 1915.

Waller, officier d'état-major anglais, m'envoie de ses nouvelles sur une feuille de calepin :

... Tâchez de ne pas vous faire tuer, et si vous l'êtes, ma foi, mieux vaut ne pas penser à soi : l'essentiel, c'est de battre ces bandits et nous y arriverons... J'ai eu l'autre jour un moment assez divertissant. Un obus de 77 traversa le parapet et éclata auprès de moi dans la tranchée. Résultats : 43 petits éclats dans la figure, le tympan de l'oreille gauche crevé, des contusions au bras gauche et à l'épaule, un trou dans la bottine et dans la cheville, ma tunique en lambeaux, ma cas-

quette aussi, et pourtant me voici sur pieds plus dispos que jamais, et songeant fort sérieusement à partir en permission. Yours ever...

Je vois la scène : Waller, l'œil rivé au périscope, refusant de tenir compte de quelques misérables 77 et se bornant à jurer au moment de la commotion. Je doute d'ailleurs qu'il ait goûté le divertissement dont il parle. De toutes les bravoures que j'ai connues, celle de Waller est peut-être celle qui m'inspire la plus vive admiration pour le caractère anglais, car elle n'exclut pas une franche horreur du danger.

Il venait d'arriver au front. Tout en beurrant une tartine, devant un bol de thé noir, il me dit un jour en souriant :

— Ce que l'on perd l'habitude du feu ! Je n'avais pas entendu siffler de balles depuis la guerre sud-africaine. Hier soir, sur la route qui longe les tranchées, je rentrais la tête dans les épaules.

— Les Allemands tiraient donc beaucoup ?

— Non. Des balles isolées. Mais l'une d'elles a passé diablement près.

A ce souvenir, il baissait encore la tête comme s'il eût éprouvé un frisson.

Je l'observai dès lors avec autant de sympathie que de curiosité. Bien qu'officier de carrière, ce grand garçon aux yeux noirs et vifs m'apparaissait comme un dilettante dans l'art de la guerre. Non qu'il ignorât son métier ou qu'il y apportât une ardeur médiocre : j'eus souvent l'occasion de constater la précision de ses connaissances techniques. Cette activité professionnelle demeurait toutefois comme extérieure à lui-même. C'était avant tout un homme de sport et aussi un homme cultivé : un piano se trouvait-il à sa portée, on le voyait se jeter sur le clavier avec une sorte de frénésie ; à table, il manifestait un goût prononcé pour les idées générales. Il me semblait moins militaire que bien des officiers de réserve français ; en revêtant l'uniforme, ceux-ci dépouillent entièrement le civil ; Waller était un gentleman en khaki.

Aussi bien la guerre n'était-elle pour lui qu'un exercice plus dangereux que les autres. Je le vis s'y entraîner peu à peu avec autant de souplesse que d'obstination. Toutes les occasions lui étaient bonnes de courir aux tranchées. Une fois là-bas, il s'acquittait de ses devoirs avec calme, mais ne s'exposait jamais inutilement et ne rougissait pas de se mettre à l'abri quand la place devenait intenable. Dans ce dernier cas, il se bornait à dire à son compagnon du moment, avec une pointe de mauvaise humeur :

— Je suppose qu'il vaut mieux que nous attendions un instant.

Il s'asseyait alors sur la banquette de tir, le dos appuyé au parapet et les jambes croisées.

Un novice l'accompagna un jour jusqu'à la ligne de feu. Ils se trouvaient tous deux sur une route exposée, quand par une malchance singulière, une mitrailleuse ennemie s'avisa de tirer dans cette direction. Deux cents mètres environ les séparaient du prochain abri. Jugeant superflu

d'alarmer l'autre, Waller poursuivit froidement la conversation. Ce fut seulement lorsqu'ils furent à couvert qu'il lui révéla le danger qu'ils venaient de courir, en ajoutant simplement :

— Il était préférable de ne pas perdre la tête.

Le plus fort est qu'aujourd'hui encore, après de longs mois de guerre, cet homme intrépide avoue, sans affectation comme sans fausse honte, que la sensation du danger lui demeure désagréable. Lors d'une récente bataille, il reçut une mission exceptionnellement périlleuse. Il fit une première reconnaissance qui lui donna un avant-goût des risques qu'il allait courir. Je le vis avant son départ définitif. Il était un peu plus absorbé que d'ordinaire, mais déjeunait de bon appétit. Il sortit soudain de son silence.

— Cela tombe dru là-bas, me dit-il.

Il sourit avec une certaine contrainte et dit encore :

— Comme je ne suis pas personnellement brave, j'ai horreur de ça.

Je goûte cette sincérité. Les Anglais parlent de leur peur comme d'un mal de dents et ne s'en font tuer qu'avec plus de résolution : Turenne, je crois, les en eût loués.

XVIII

MON AMI RAYMOND

Avril 1915.

Ce qui le distingue d'abord, c'est son exceptionnelle, son unique maigreur. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute la cavalerie anglaise un seul officier qui sur ce point puisse rivaliser avec lui. Son visage se compose d'un nez fort mince contre lequel se serrent deux yeux de brebis : tout le reste n'est que vide ; de longues mains décharnées prolongent ses poignets osseux ; à cheval, ses genoux perceraient la culotte si elle ne sortait de chez Burberry ; lorsqu'au départ, il se campe sur la route, les jambes et les bras écartés, pour surveiller le rassemblement du convoi, il ressemble de loin à un télégraphe optique.

Avec cela, toujours gelé. Épris de courants d'air, comme tout Anglais, il traîne à travers le cantonnement un rhume perpétuel, entretenu avec soin. Quand il tousse, il semble rendre l'âme ; il se frappe alors la poitrine et incline la tête, de l'air du mourant qui se résigne. Parfois, l'excès de la pluie et du froid lui arrache une réflexion :

— Je ne comprends pas exactement pourquoi nous nous obstinons, vous, les Français et nous, les Anglais, à défendre cet affreux pays. Donnons-le tout de suite aux Allemands : ce serait bien préférable.

Il prononce ces paroles avec lenteur. Car c'est là son second trait. Rien au monde ne le déciderait à se hâter. Entre chaque mouvement, chaque mot, chaque syllabe, il se déroule en lui un mystérieux travail qui retarde la manifestation de la volonté ou de la pensée. Un jour, se trouvant à Boulogne, il regarda longuement la mer et finit par dire :

— J'aimerais aller en Angleterre.

Il repartit ensuite en automobile, avec son

compagnon. Au bout d'une heure et demie de voyage et après quelques rares paroles, il demanda, derrière le collet de son manteau :

— Quel est le prix du passage ?

J'avoue l'avoir d'abord mal jugé. Ce flegme extraordinaire me semblait plus fatigant que curieux. J'y voyais un reste de cette morgue britannique, si rare aujourd'hui, que l'Europe continentale a longtemps maudite. Faut-il avouer que j'allais plus loin ? Raymond m'apparaissait comme un pauvre homme, faible de corps et d'esprit. Tant il est vrai qu'un Anglais ne se dévoile qu'au terme d'une longue existence commune.

Aujourd'hui, nous sommes de vieux amis. Il lui arrive de sortir brusquement de son mutisme pour me lancer une bourrade et dire :

— Well ! Quand pensez-vous que cette sacrée guerre finira ?

Ce fut le soir de la bataille de Neuve-Chapelle que je découvris sa bravoure. Il avait passé la journée à l'endroit le plus exposé de toute la ligne, fumant des cigarettes sous les

balles. Quand je le revis, à la nuit, son visage avait pris la couleur khaki de son caoutchouc. Il alluma sa soixante-sixième cigarette, et comme je l'interrogeais, me dit avec simplicité :

— Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

Ce qui ne l'empêcha pas de recommencer à l'occasion. Je le rencontrai quelque temps après sur une route assez éventée. Il était à cheval. Chacun sait que cette situation est déplaisante sous les obus ; en auto, on se tire d'affaire par la vitesse ; à pied, on utilise le terrain ; par leur lenteur et leur taille, les chevaux sont voués au contraire, avec leurs cavaliers, aux pires désagréments. Raymond trottinait néanmoins avec autant d'aisance que dans Rotten-Row. Les gants immaculés, les bottes molles qui faisaient valoir la ligne perpendiculaire de ses mollets, ajoutaient à l'illusion. Je crois bien qu'il souriait à chaque explosion d'un sourire bizarre qui semblait signifier :

— Celui-là n'était pas mauvais.

Mais ce qui acheva de me conquérir, ce fut

un humour froid qui s'exerçait le plus souvent aux dépens de lui-même. Il fallait le bien connaître pour comprendre que son comique n'était pas involontaire.

Il emmena un jour un interprète pour acheter en ville une paire de caoutchoucs. Les recherches furent longues et laborieuses. Debout au milieu du magasin, Raymond contemplait un monceau de caoutchoucs sans exprimer sa pensée. De guerre lasse, l'interprète lui désigna une paire :

— Celle-là, je crois, vous irait.

Raymond se chaussa lentement. Puis il regarda ses pieds comme s'il en remarquait pour la première fois les dimensions. Enfin il prononça :

— Vous avez raison, ces caoutchoucs me vont parfaitement.

L'interprète se réjouissait déjà de cette victoire, mais Raymond reprit :

— Ne croyez-vous pas que cette autre paire me conviendrait mieux?

Les caoutchoucs qu'il indiquait étaient du même modèle et de la même pointure. L'in-

fortuné interprète le lui exposa avec toute la clarté désirable.

— C'est égal, dit Raymond, je crois préférable d'essayer aussi cette autre paire.

Il lui fallut plusieurs minutes pour changer de caoutchoucs; après quoi, il se remit à examiner ses pieds.

— Vous avez raison, prononça-t-il avec satisfaction, cette seconde paire est exactement pareille à la première.

Cette fois l'interprète triomphait; mais Raymond observant son impatience, continuait à méditer.

— Je vais donc, déclara-t-il, reprendre la première paire.

Et il fit comme il avait dit.

Un soir, après le dîner, la conversation tomba sur les meilleurs fournisseurs de Londres. Un officier fort content de sa propre élégance vanta les mérites du bottier Smith. Une voix s'éleva alors du fond d'un fauteuil où ne paraissaient, dans la pénombre, que deux genoux pointus.

— Smith est le meilleur bottier de Lon-

dres; seulement je ne peux pas aller chez lui, parce que je lui dois soixante livres.

Cette remarque passa inaperçue et l'élégant officier parla avec éloges du chapelier Brown.

— Brown, reprit la voix, est le meilleur chapelier de Londres; seulement je ne peux pas aller chez lui, parce que je lui dois quarante livres.

Après le tour de Brown, vint celui du tailleur Jones.

— Jones, reprit encore la voix, est le meilleur tailleur de Londres; seulement je ne peux pas aller chez lui, parce que je lui dois quatre-vingts livres.

Pendant toute la soirée, Raymond fit ainsi le tour de Londres et de ses dettes. Il fut d'ailleurs impossible de savoir s'il avait dit vrai ou s'il s'égayait à sa façon des prétentions d'un autre.

C'est dans les circonstances émouvantes que son flegme prend toute sa valeur. Une âcre odeur de fumée l'éveilla, une nuit, au milieu d'un songe agréable. Il hésita longuement entre le désir de reprendre ce songe et

le devoir de s'exposer au froid pour s'assurer de l'origine de l'odeur. Enfin, il se leva, revêtit avec soin une robe de chambre indienne à ramages, ouvrit sa porte et faillit suffoquer : l'extrémité du corridor, située au-dessus de la pièce où se chauffaient les ordonnances, était en flammes.

Raymond poussa son exclamation favorite : Well! puis il réfléchit qu'il convenait d'éveiller les trois ou quatre officiers qui dormaient au même étage. A travers la fumée de plus en plus épaisse, il alla frapper à leur porte et les appela d'une voix tranquille, en homme qui vient emprunter des allumettes. Bientôt toute la maison fut sur pied. Les uns descendaient à demi vêtus ; les autres jetaient leurs bagages par les fenêtres ; les ordonnances affolés couraient en tous sens ; un officier, plus prévoyant que les autres, fit même allumer les phares de l'auto afin d'être prêt à prendre la fuite.

Que faisait cependant Raymond? Ayant médité sur l'importance de l'incendie et reconnu sans doute que dans sa robe de

chambre indienne, il eût été bien empêché de porter des seaux d'eau, il était descendu gravement à la cuisine. Dans l'étrange accoutrement qui faisait ressortir sa maigreur, il eût fait songer à quelque spectre sorti de la tombe pour une danse macabre. Le cuisinier, épouvanté, gagnait déjà la porte. Raymond le retint d'un geste autoritaire.

— Faites du café, commanda-t-il.

Et comme le cuisinier avait l'air de le prendre pour un fou, il ajouta avec un semblant d'indignation :

— Faites du café, je vous dis! C'est bien le moins, quand on se lève en pleine nuit par un froid pareil, que l'on s'introduise dans l'estomac quelque chose de chaud.

XIX

A TRAVERS YPRES

Avril-Mai 1915.

Quelle était la longueur de cette route infernale? Je ne l'ai su qu'après, en regardant la carte, et en constatant avec stupeur qu'à une allure modérée l'auto pouvait accomplir le trajet en moins de dix minutes. Ces dix minutes m'avaient-elles semblé longues ou courtes? Je ne saurais le dire. Entre ces deux murs de mitrailles, on vivait hors du temps.

La première fois, on se risquait sans une trop grande appréhension. « D'autres ont passé, donc je puis passer, moi aussi. » Mais recommencer l'aventure, après avoir vu... Partout ailleurs, sur les routes canonnées par l'ennemi, les marmites les plus noires

obéissent à des lois géographiques : on sait où et quand il faut se méfier. Dans ce défilé tortueux et inévitable, cela tombait à toute heure, venant de tous les côtés à la fois, par obus isolés ou en groupes, éclatant à terre et au-dessus de vous, au gré d'un hasard capricieux. Il arrivait alors qu'au moment de s'engager dans cet abattoir, le cœur parfois vous manquait. On se disait : « A quoi bon aller là-bas sans y être envoyé par un ordre impérieux? Vais-je me faire tuer pour le plaisir de me prouver à moi-même que je suis brave? » etc... Il fallait se raidir et imiter le plongeur qui se jette à l'eau les yeux fermés.

Nous voilà partis. Onze heures du matin : mauvaise heure, celle qui suit le réveil de la grosse artillerie, l'heure des munitions abondantes et des obus par salves. Je crois bien que nous plaisantons. Mais en quelques instants nous avons franchi les régions habitées, celles où des troupiers, à défaut de civils, se tiennent encore sans nécessité sur

le pas des portes, et nous arrivons au tournant où cela commence. A partir de là règne le vide, ce vide spécial des maisons et des chemins qui révèle aussitôt l'invisible présence de l'obus.

Les paroles se font brèves. A 500 mètres devant nous, au bout d'une allée bordée d'arbres, se trouve le pont que les 15 et les 21 cherchent depuis plus de huit jours. Je ne regarde que lui. C'est à peine si j'observe un convoi lancé au grand trot que nous dépassons en écrasant sur la chaussée une branche d'arbre qui n'était pas là hier. Un peu plus loin, ces débris doivent être ceux d'un caisson. Peu importe. Je ne vois que le pont. Il est nu au soleil. La fumée du dernier obus s'est évanouie. Le prochain ne saurait tarder.

Ralentissement. Deux ressauts. Le pont est franchi, mais je m'aperçois que j'ai courbé le dos et remonté les épaules, comme sous une douche froide.

De l'autre côté s'étend le faubourg mutilé où je me suis égaré le premier jour. Au second tournant, j'avais pris à droite au lieu de

prendre à gauche, et tout à coup je m'étais trouvé au milieu d'une rue que ne jalonnaient même plus les cadavres de chevaux, dans une solitude de murs béants et de toits à jour. A présent, je connais ma route, mais je sais aussi qu'entre le premier et le second tournant la rue montante, défoncée et envahie de décombres, se trouve dans l'axe même des batteries ennemies. A cet endroit les voitures passent si vite que le cheval mort, étendu sur la chaussée depuis deux jours, n'a plus de tête.

Nous y sommes. A en juger par le vacarme, le bombardement bat son plein. Pourtant je ne vois de fumée ni à ras de terre, ni entre les toits. Je croirais volontiers qu'il n'est rien tombé ici depuis plus d'un quart d'heure si tout à coup je ne découvrais, derrière un monceau de briques, deux brancardiers qui viennent de poser à terre leur fardeau sanglant et dont l'un demande d'une voix altérée où se trouve l'ambulance. Plus loin, derrière le second tournant, un officier à cheval est arrêté et cherche sa route avec une

si visible inquiétude que je n'ai plus d'illusions sur ce qui s'est déroulé en cet endroit quelques secondes avant mon passage. Je lui indique le chemin et je repars.

Au delà du faubourg commence un lacis de routes où les soldats ne cheminent qu'en longeant les fossés. L'écorce des arbres, de part et d'autre de la chaussée, porte des plaies blanches. Bien que j'entende à proximité l'éclatement sourd des percutants et le bruit de crécelle que font les 105 fusants je continue à examiner vainement les alentours. Toujours rien. Aucun signe visible qui permette de se guider. Cette paix apparente finit par désorienter : on ressemble à un pilote en pleine tempête qui chercherait avec angoisse la direction du vent.

Soudain, la lumière se fait. A deux cents mètres d'ici je prends ordinairement un chemin de traverse pour éviter le village, perché sur une butte, que la grosse artillerie arrose méthodiquement du matin au soir. Mais mon raccourci est aujourd'hui malsain. Là-bas, entre les maisons qui le bordent je

découvre une bande presque continue de gros nuages jaunâtres : voilà donc le centre de l'ouragan. Mieux vaut traverser le village. Encore faudra-t-il se faufiler à travers ces nuages de fusants pour atteindre le poste de commandement.

Nous montons au village et passons à toute vitesse à travers des décombres. Même silence et même étrange impression de paix que dans le faubourg. On dirait que l'œuvre de dévastation étant achevée, l'ennemi se désintéresse désormais de ces amas de briques écroulées. Déjà nous redescendons de l'autre côté, tandis que des shrapnells martèlent furieusement les champs situés à notre droite. Nous pénétrons dans la zone bombardée, mais, comme il ne nous reste que quelques centaines de mètres à franchir, le danger me paraît déjà moindre. Un dernier tournant. Rien au-dessus de nos têtes. Là-bas, deux chevaux morts, l'un ancien, l'autre récent, l'un dans une mare violette, l'autre dans une mare pourpre. Deux blessés passent, une femme aussi, qui a le bras ensanglanté. Nous

touchons au but. La voiture s'arrête, une sentinelle nous crie de nous mettre à l'abri ; et une minute plus tard, après avoir longé une maison en écrasant des débris de vitre, j'éprouve au fond d'un terrier humain une sensation passagère de sécurité.

Pourquoi le retour semble-t-il toujours plus facile ? Dès que l'on reprend le chemin de l'arrière, on a l'impression illusoire de ne plus courir aucun risque. Et cependant ce n'est pas toujours près de la ligne de feu que les marmites tombent le plus dru.

Nous nous persuadons, mon chauffeur et moi, que le bombardement de notre route ordinaire s'est beaucoup ralenti et qu'il n'y a plus de raison de faire un détour par le village. A peine avons-nous franchi deux ou trois cents mètres de notre raccourci préféré, un percutant nous rejoint, nous dépasse et éclate à quelques pas de la route en avant de nous. Bonne affaire ! nous avons le temps de passer avant le suivant. L'auto file entre les maisons, habitées encore hier et aujourd'hui

désertes. Les brancardiers eux-mêmes, si intrépides qu'ils soient, ne se risquent pas en ce moment dans cette région. Mais nous sommes lancés et confiants. Quelque chose vient encore d'éclater à une petite distance. Un instinct m'avertit que ce n'est pas pour nous.

Après les maisons, les champs. Des voitures de convoi et des chevaux s'y abritaient encore hier derrière quelques bâtisses. Il n'y reste plus qu'une prolonge dont la roue est cassée. Les obus de tout à l'heure ont fait place nette.

Au moment où nous approchons du faubourg, j'aperçois deux petits nuages blancs de l'autre côté des toits, au-dessus de la rue en pente. Cette fois aucune erreur possible : les 77 ont recommencé à barrer le passage. L'ennui, c'est que nous sommes encore trop loin de l'endroit dangereux pour être sûrs de traverser avant la prochaine salve. Toutefois l'entrée du faubourg ne se prête guère au stationnement : les shrapnells le connaissent trop bien. Nous décidons de « risquer le

coup ». Le plus fort, c'est que j'éprouve moins d'appréhension en présence de ce danger précis qu'une demi-heure auparavant en face de l'inconnu.

Un chien égaré erre sur la chaussée. Par habitude, mon chauffeur ralentit et l'évite.

« Nous voilà dans l'enfer », me dit-il en s'engageant avec précaution dans le coupe-gorge.

Au même instant un coup de tonnerre retentit au-dessus de nous. Le shrapnell a dû éclater trop haut, à 20 mètres en l'air et j'ai aussitôt la certitude que ni lui ni moi n'avons été atteints. Mon compagnon n'a pas sourcillé. Je lui demande néanmoins s'il « n'a rien ».

— Rien.

— Alors, ça va bien, allons-y !

Nous frôlons le cheval à la tête coupée, et il me semble que son cou a encore diminué de longueur. De l'autre côté, près d'une maison, un motocycliste anglais est étendu à terre, la face grise, le front sanglant. Pour mourir, le pauvre petit a posé la tête sur un

pavé. Il a dû être tué quelques instants auparavant.

Dernière épreuve : un convoi d'artillerie barre l'entrée du pont. Il faut s'arrêter et attendre. Il est heureux qu'en ce moment les 77 tirent trop haut. Enfin, le passage est libre. D'un bond, nous sommes de l'autre côté. Dans l'avenue, des branches nouvellement cassées annoncent que nous ne sommes pas encore sortis de la zone battue. Mais le plus dur étant fait, ceci apparaît comme un jeu d'enfant.

Le dernier tournant est franchi. Nous nous jugeons en sûreté. Une joie extraordinaire nous envahit alors, une joie puérile, où il entre de l'orgueil et une croyance irraisonnée en notre chance. Je me sens désormais invulnérable. N'ayant pas été touché, il me semble qu'une nécessité s'opposait à ce que je le fusse. J'entreprendrais sans émotion les courses les plus périlleuses.

Mon chauffeur, qui n'a rien d'un hâbleur, traduit ce sentiment par cette stupéfiante vantardise :

— Moi, maintenant, je suis capable d'aller avec l'auto où on voudra, jusqu'aux tranchées des Boches, si l'on veut. Si je dois mourir, je mourrai. Je m'en f...!

XX

UN GÉNÉRAL FRANÇAIS

Mai 1915.

Pour diriger le combat, le général s'est installé dans une bicoque à un étage que le moindre obus de calibre démolirait d'une seule ruade. Il a bien fallu venir là : la ferme où l'état-major divisionnaire s'était d'abord fixé a été réduite en poudre dès la première matinée. Ici, une pièce d'eau fait le tour de la maison. Les arbres du jardin donnent de l'ombre. Jusqu'à présent les canons ennemis n'ont bombardé l'endroit que distraitement. C'est une oasis.

Il arrive que le général aille faire son tour d'inspection sur le terrain. Il part alors d'un pas vif, accompagné d'un officier d'état-ma-

jor, et on le voit disparaître derrière un rideau de marmites dans la direction d'une de ses brigades. Mais c'est dans la bicoque qu'il passe la plus grande partie de la journée et toute la nuit. Pendant que le téléphone tempête à l'intérieur, il se tient volontiers sur le pas de la porte, assis sur une chaise de cuisine, ainsi qu'un villageois qui prend l'air le dimanche. Quand les obus se rapprochent, on transporte sa chaise derrière la maison, au bord de la pièce d'eau. Il s'y rend alors à pas lents, appuyé sur sa canne, pour ne pas gâter par une inutile précipitation l'agrément d'une belle journée.

Ce matin l'air est frais, mais le soleil caresse le jardin. Tous les ordres ayant été donnés, le général est venu deviser avec nous devant la porte. Les pointes de sa moustache grise ne sont pas loin de toucher sa grosse capote de troupier. Le képi, incliné sur l'oreille, donne à ses yeux attentifs une expression un peu narquoise. Il parle lentement, sans jamais s'interrompre quand la batterie voisine éternue bruyamment ou qu'un siffle-

ment de mauvais augure fait dresser l'oreille aux plus aguerris.

— Le métier de général, expose-t-il, est devenu terre à terre. Autrefois on faisait de la stratégie ; maintenant nous nous bornons à préparer une attaque comme on remonte avec une clef le ressort d'un joujou. Cela fait, nous n'avons plus qu'à laisser courir et à attendre les nouvelles.

Autour de nous les gens vont et viennent avec cette activité un peu fièvreuse qui renaît les jours de grosse attaque. Un motocycliste poudreux saute de sa machine, un pli à la main ; des officiers de liaison entrent et sortent ; d'autres, contenant mal leur impatience, gagnent l'extrémité du jardin et fouillent l'horizon de leurs jumelles ; derrière nous, dans le corridor, trois téléphones fonctionnent sans interruption. On sent que tous les esprits comme toutes les volontés sont tendus vers la plaine où l'infanterie, entre deux bonds, est couchée à plat ventre.

Seul le général semble affranchi de toute préoccupation, même secrète. Ce moment où

les nerfs de chacun sont bandés à l'excès est précisément celui qu'il choisit pour nous entretenir gravement de la question balkanique. Calme illusoire, dira-t-on, où, du moins calme voulu. C'est possible. Peut-être nos généraux ont-ils tous cherché à imiter le grand chef. Ce qui est certain, c'est que leur sérénité apparente ou réelle finit par être contagieuse. Un général de l'armée de Joffre n'est pas un homme qui caracole. C'est un tranquille géomètre qui, à deux pas de la ligne de feu et sous les obus, calcule à tête reposée. Il suffit de le voir pour se dire aussitôt : « C'est lui qui a raison ; j'avais tort de me frapper. »

Cependant le chef d'état-major est venu le chercher pour lui soumettre quelque nouveau problème. Je les retrouve un peu plus tard, dans une sorte d'antichambre contiguë à la cuisine, assis tous deux devant un guéridon où ils ont déployé une carte. Sans hâte, mais sans hésitation, le général vient de donner des ordres complémentaires. Le géomètre a trouvé la solution.

A ce moment le tonnerre éclate dans la cuisine avec un fracas de vitres brisées. La porte s'ouvre : un homme sort en courant; derrière lui, une fumée épaisse où s'agitent des formes humaines ; on transporte un blessé la tête ballante.

— Vous ne pouvez pas rester là, mon général, dit le chef d'état-major en se levant.

Le général regarde et hésite. Il n'est pas pressé.

— L'obus a dû éclater au dehors, dit-il. Ce n'est qu'un shrapnell. Croyez-vous vraiment que je doive... ?

Il se décide pourtant à suivre son chef d'état-major.

Nous sommes maintenant groupés derrière la maison. L'abri que nous offre la bicoque n'est que relativement sûr, et d'ailleurs il suffirait d'un percutant mal placé pour nous prendre à revers. Le malheur veut que l'ennemi se soit avisé soudain de la présence de la maison et du jardin dans une zone où nulle habitation n'a le droit de demeurer intacte. Des salves d'obus nous encadrent bien-

tôt. Dans le jardin, la branche d'un gros arbre se détache avec fracas.

— Est-ce que le cuisinier est grièvement atteint? demande le général.

On lui donne des nouvelles rassurantes. Il demeure quelques instants parmi nous, levant la tête de temps à autre pour voir venir l'orage. Mais bientôt cette inaction le contrarie, car il a des questions urgentes à régler, et il entraîne un de ses officiers vers le jardin, en terrain découvert, pour lui donner des instructions. Leur dialogue se prolonge. Du bout de son bâton, le général fait des dessins sur le sable : tel un propriétaire campagnard qui discuterait avec son architecte par une paisible journée de printemps.

Mais le bombardement reprend et redouble. Cette fois des débris retombent sur nos képis : de l'autre côté de la pièce d'eau, à vingt mètres de nous, la terre jaillit en gerbe.

— Les voilà qui envoient du gros, murmure un officier d'artillerie ; nous sommes frais.

L'état-major décide de profiter de la pro-

chaine accalmie pour déménager une seconde fois. A 400 mètres d'ici se trouve une villa qui passe pour ne recevoir que du 77 : ce sera un refuge commode en attendant qu'il soit détruit à son tour. Le général donne son consentement.

— Ici, dit-il, on ne peut pas travailler tranquillement.

Nous partons par petits groupes, pour ne pas éveiller l'attention. Quand vient le tour du général, il s'éloigne à travers le jardin, avec son chef d'état-major, d'un pas lent de promeneur. L'extrémité du jardin est malsaine : les grands arbres servent sans doute de point de repère aux batteries ennemies. Le général paraît apprécier pour la première fois le charme de cette futaie. Demeuré en arrière, je le vois qui s'arrête, regarde autour de lui et désigne du bout de son éternel bâton les meurtrissures des branches. Il est à son aise. Il est chez lui.

XXI

LE BEAU « BILLET »

Mai 1915.

J'avais un ordre à porter à un groupe d'artillerie anglaise qui s'était installé à quatre ou cinq cents mètres derrière l'Yperlée et travaillait côte à côte avec nos 75. Je trouvai le commandant du groupe, un major, assis sur une chaise dans un coin de grange, les jambes croisées, la main gantée appuyée sur la canne, le monocle à l'œil. Pourquoi l'artillerie ennemie avait-elle omis de souffler sur ce château de cartes, alors que les tuiles de la ferme voisine s'étaient déjà envolées comme des plumes ? Le major ne se posait même pas cette question. Il était là comme au club.

Je fus aussitôt présenté à un grand garçon,

au visage ouvert, qui allait et venait de la grange aux canons, sans daigner coiffer d'un képi ses cheveux noirs et bouclés. Deux étoiles de lieutenant sur une manche trop courte pour son bras. Il me serra la main avec vivacité et me dit aussitôt :

— *Have tea !* (Venez prendre le thé !)

Je le suivis jusqu'à son « billet ». Il appelait ainsi la maison où il cantonnait avec les autres officiers de la batterie à quelques pas de la grange. Chemin faisant, je l'observais. Sa tête animée et rejetée en arrière, ses mouvements libres annonçaient le globe-trotter plus encore que l'homme des camps. Il évoquait ces ingénieurs au jarret d'acier qui percent la Cordillère des Andes, et entre deux épures, font le coup de feu contre les malandrins.

— Nous avons ici un merveilleux « *billet* », me dit-il en riant.

Ce n'était pourtant qu'une habitation fort modeste, dont les murs décrépis semblaient d'un aplomb incertain ; résidence de fermier aisé, vieille, mais sans style, et que l'on devi-

nait d'un confort douteux. Le *mess room*, la pièce dont ils avaient fait leur mess, était meublée de deux lits et d'une table ronde. Je remarquai, dès mon entrée, une plaie béante qui s'ouvrait dans le mur, au-dessus de la cheminée.

Le lieutenant m'en expliqua gaiement l'origine.

— C'est un obus de 15 qui est entré par là, avant-hier, et qui est tombé sur le lit sans éclater. Un de nous faisait la sieste, il n'a rien eu.

Il ajouta que depuis ce jour, aucun projectile n'avait menacé la maison. Ni lui ni ses amis n'attachaient à l'incident la moindre importance. Ils étaient là deux ou trois attablés devant le thé traditionnel. On me dit vaguement leurs noms que j'oubliai aussitôt. Ce qui restera vivant dans ma mémoire, c'est la bonne grâce souriante de ces joyeux garçons. Pourquoi les Anglais passent-ils pour silencieux et réservés ? Ils sont bien souvent tout le contraire. Le plus âgé de mes hôtes n'avait peut-être pas vingt-cinq ans ; je me

sentis tout de suite à l'aise : j'avais un peu l'impression que l'on éprouve, à la montagne, lorsqu'au cours d'une ascension périlleuse on fraternise avec une caravane de hardis voyageurs.

Il ne manquait naturellement ni confiture, ni beurre, ni aucun de ces cakes que les jouvencelles d'outre-Manche expédient chaque semaine du fond de l'Angleterre ou de l'Écosse. Ce qui ressortait de leurs discours, c'était que leur logement actuel leur apparaissait véritablement comme un paradis.

— Ici, me déclara le lieutenant, nous avons tous des lits.

Il raconta en riant que dans l'abri où il avait logé jusqu'aux jours précédents, les souris le réveillaient la nuit en courant sur son visage. Un matin, comme il se rasait, un obus avait failli l'ensevelir.

Un autre dont la peau, couleur de terre cuite, faisait contraste avec des yeux de vierge, parla d'une expérience plus singulière :

— L'autre jour, j'étais encore à la cote X, vous savez, celle que nous avons prise récem-

ment. Comme on craignait un retour offensif, on avait décidé de sacrifier, le cas échéant, une pièce de canon. J'étais installé tout seul, dans une ruine, à deux cents mètres de là, et presque à la hauteur de la tranchée de première ligne. J'avais l'ordre de prendre la position d'enfilade, au cas où les Allemands viendraient à y reprendre pied. La pièce aurait certainement fait un beau travail, mais vous pensez bien qu'ils m'eussent vite découvert. Ce n'était pas drôle. Je couchais dans les décombres. Impossible de bouger pour se réchauffer, à cause des balles. Et je m'attendais tout le temps à leur contre-attaque.

Il ajouta en allumant une cigarette virginienne :

— Nous n'avons jamais été mieux installés qu'ici. Il y a même des draps. Et puis, la batterie est trop bien cachée derrière la haie pour qu'ils parviennent à la repérer.

Les autres firent des réflexions analogues. Aucun d'entre eux n'était ce que nous appelons un douillet ; ils savaient coucher sur la

dure et s'exposer à l'anglaise, c'est-à-dire sans plaisir, mais aussi sans faiblesse, aux balles comme aux obus. Mais ils n'en goûtaient que davantage les joies d'un confort relatif. Cette bicoque vermoulue, qu'un obus allait sans doute démolir d'un moment à l'autre et que traversaient déjà des courants d'airs anormaux, était pour eux le home — le home où les ablutions matinales se font à l'abri des intempéries, où le *Sketch* et la boîte de cigarettes traînent sur la table du mess, où la fumée des pipes demeure emprisonnée sous un plafond, où l'on est bien, le soir, pour écrire de longues lettres au *sweet-heart*. Sur la terre étrangère, après des mois de lutte contre la boue, ils avaient découvert un asile où leur cœur se dilatait largement.

Aussi la conversation fut-elle cordiale. On plaisanta l'empereur allemand, *Kaiser Bill ;* puis vint l'éloge de « old Joffre » (le vieux Joffre), de K. (le maréchal Kitchener) et du 75 ; il y eut aussi un mot aimable pour le grand-duc Nicolas. Nous nous demandâmes mutuellement des nouvelles, pour reconnaître que

nous ne savions rien. Cela ne nous empêcha pas d'échanger des prophéties au sujet de la durée probable de la guerre. Nous étions de si belle humeur, que le plus fou pensa que tout serait fini avant Noël.

— Ce jeu ne peut se prolonger indéfiniment, dit-il. Les Allemands finiront bien par en avoir assez.

Enfin ils m'entretinrent avec une vive satisfaction du dernier raid de Zeppelins sur l'Angleterre. Nul événement, à les entendre, ne pouvait être plus heureux, le vieux pays ayant besoin d'être réveillé.

Quand je partis, le grand lieutenant, toujours tête nue me dit en me reconduisant :

— Surtout ne parlez à personne de notre « billet ». Nous avons peur qu'un général quelconque ne vienne nous le prendre.

Je n'eus pas de peine à demeurer discret. Dès le lendemain, l'artillerie ennemie s'avisa de démolir leur palais ; les lueurs de leur batterie, tirant la nuit, avaient dû révéler leur présence, à moins que les Allemands eussent tout bonnement saisi cette occasion

de vider leurs caissons avant l'heure du ravitaillement. Je plaignis mes amis de tout cœur. Mais voici ce que je vis le soir même :

Le soleil allait se coucher. La grosse artillerie allemande s'offrait ce que les Anglais appellent un *evening hate*, une haine du soir, c'est-à-dire qu'elle prodiguait les obus avec une rage de Polyphème. Les nuages gris ou noirs des éclatements masquaient des champs entiers et les lueurs rouges des incendies commençaient à ensanglanter l'horizon. Au milieu de cette tempête, dans un îlot de calme, le major au monocle avait fait dresser une table et dînait en plein air avec deux ou trois officiers. La moindre fantaisie teutonne eût suffi à les déranger ; mais il s'était dit sans doute que l'artilleur allemand est conservateur de tempérament. Aussi l'ordonnance apportait-il les plats sans la moindre hâte, comme pour un pick-nick. Le major ne tournait même pas la tête quand le vacarme paraissait se rapprocher. Il semblait goûter en toute sérénité la paix d'un beau crépuscule.

XXII

LES 75

Mai 1915.

A deux ou trois cents mètres du poste de commandement, où je me trouve avec le colonel d'artillerie et son état-major, s'étendent quelques fermes reliées par des haies vives. Une petite route nous en sépare. Elle file droit vers la ligne de feu. Hier, au plus fort du combat, j'y ai vu passer les automobiles de l'ambulance, qui cheminaient, sous les obus, à leur petite allure ordinaire. Mais si l'artillerie ennemie a depuis longtemps bombardé la route, elle n'a pas encore songé à fouiller les fermes : c'est pourtant là que sont tapis une douzaine de 75.

J'aime les regarder tirer. Leur présence

n'est révélée que par les éclairs qui, de temps à autre, font de la haie un buisson ardent. On les devine pourtant : à quelques mètres derrière la batterie, l'officier penché sur le trou qui sert d'abri au téléphoniste accroupi ; près des pièces, le groupe serré des servants, à genoux devant le caisson ouvert ou assis sur les deux sellettes, tous affairés et silencieux ; enfin les pièces elles-mêmes, les pièces vivantes qui glissent sur leur affût avec une souplesse d'animal.

Il arrive que les batteries se taisent longtemps : on se demande alors si par hasard elles n'auraient pas décampé sans bruit pour se lancer sur une autre piste. Mais bientôt la meute se remet à donner de la voix et l'on songe, non sans plaisir, que là-bas, dans les tranchées surprises (selon l'expression d'un artilleur fameux), « le Boche prend de la hauteur ».

— Les Allemands ont reçu cette nuit des renforts d'artillerie, me dit un lieutenant.

Il me montre à l'horizon une épaisse colonne de fumée, une ferme ou un château

qui brûle. Moins loin de nous, les éclatements sourds des gros obus sont plus fréquents qu'hier matin. Le vent est vif et l'air, quand passent les projectiles, fait le bruit d'une toile qui se déchire.

Les 75 se sont couchés tard la nuit dernière. Ils font la grasse matinée derrière la haie.

— Ce qui est ennuyeux quand on tire la nuit, dit le lieutenant, c'est que les lueurs risquent de vous faire repérer.

Comme pour lui donner raison, des sifflements rageurs annoncent l'arrivée d'une salve. Ils durent encore que déjà nous apercevons les nuages des fusants, là-bas, de l'autre côté de la route, au-dessus d'un guéret ; des nuages ventrus d'une couleur indécise tirant sur le jaune, pareils à des abcès purulents.

Le lieutenant les observe en connaisseur.

— Du 105. Ça éclate à bonne hauteur, mais les Allemands n'ont ni la hausse, ni la direction. Nos hommes doivent rigoler.

Un éclair dans la haie, puis d'autres. Nous

entendons aussitôt les quatre coups secs de la première batterie — la première mesure d'une symphonie française que chacun d'entre nous a depuis dix mois écoutée bien souvent avec délices et qu'il n'oubliera guère, dût-il vivre centenaire ; musique claire et bien rythmée, dont l'orage allemand le plus furieux n'est jamais parvenu à troubler l'ordre classique ; musique puissante aussi quand un formidable orchestre, du même mouvement endiablé, la joue à l'unisson.

Silence. Les deux adversaires semblent avoir renoncé à croiser le fer ce matin. Nos batteries se rendorment.

Mais les Allemands ont leur idée. Bientôt les sifflements recommencent et les obus s'acharnent par rafales, avec une obstination de maniaque, sur le champ désert. Au-dessous des nuages de fusants, de petites gerbes de terre, d'où sort une fumée noire, révèlent le point de chute des marmites. Le bon terreau français supporte avec indifférence le déchaînement du furor teutonicus. Mais les 75 se fâchent à leur tour. Ils répondent à chaque

salve, comme pour narguer les gros canons ennemis et leur dire : « Tas d'imbéciles ! Ne voyez-vous donc pas que vous tapez à côté ? »

Je regarde mon lieutenant. Il se mordille la moustache.

— Ça se rapproche, dit-il.

En effet les obus se déplacent lentement dans la direction de la haie où se cachent nos canons. L'ennemi fouille évidemment tout le terrain, et dès lors il est à craindre qu'il ne finisse par atteindre le but. Voici une nouvelle salve. Du point où nous observons, il nous semble qu'elle est tombée à vingt mètres en avant de la première batterie.

— Ce sont ces sacrées lueurs qui les ont trahis hier soir, murmure le lieutenant. Et le malheur c'est qu'ils n'ont pas encore eu le temps de creuser des abris.

A la barbe des derniers obus, les 75 répondent avec insolence. L'inquiétude me gagne néanmoins. Arriveront-ils à éteindre à temps le feu de l'ennemi ?

Nous sommes là plusieurs à regarder. A cette courte distance, la jumelle est inutile. Nous nous taisons. Chacun pense aux braves qui, en ce moment, serrent les dents.

Nouveau silence, à peine supportable, d'une ou deux minutes, puis, nouveau fracas. Cette fois plus de doute, ils sont touchés : les fusants ont éclaté à cinq pas en avant de la haie. Au même instant, quatre lueurs françaises trouent la fumée ennemie. Nous respirons.

— Nos poilus ont du cran, dit le lieutenant, tant qu'il en reste un, le canon tire.

Un bruit d'éruption volcanique l'interrompt. La salve ennemie vient de prendre la cible « en fourchette ». Quand la fumée se dissipe, le toit de la ferme, derrière la batterie, apparaît dépouillé de ses tuiles et réduit à l'état de carcasse. Les gros percutants ont dû, eux aussi, faire des dégâts. Nos poilus sont pris ; plusieurs ont déjà dû tomber. Cette fois le 75 se taira.

Mais non ! La batterie visée vient encore de lancer quatre éclairs, et pour mieux

se moquer de l'ennemi, la voilà qui redouble. Ils sont fous ! Je voudrais crier à ces hommes de cesser le feu et de se mettre à l'abri...

Et voici que les marmites reviennent, plus nombreuses, plus violentes, mieux ajustées. J'ai l'impression qu'elles ont écrasé la batterie. Le lieutenant et le colonel se taisent : je devine leur angoisse. Cette fois, les 75 ne répondent plus, et l'ennemi, sûr du triomphe, les piétine à coups d'obus comme un taureau qui achève sa victime. La ferme la plus proche n'est plus qu'une écumoire ; la haie elle-même porte une plaie béante. C'est donc fini. Je me représente, je vois les petits soldats de chez nous étendus auprès de leurs pièces démolies, leurs visages doux jusque dans la mort, les plaies des survivants qui se traînent jusqu'au fossé le plus proche.

Silence. Les Allemands ne tirent plus. Le colonel appelle l'agent de liaison, un petit artilleur aux yeux souriants, et lui commande d'aller là-bas aux nouvelles. Il salue et part. J'ai peine à surmonter mon désespoir : il me

semble que je suis vaincu, que jamais nos canons élégants et frêles ne pourront tenir tête à la formidable artillerie lourde des Barbares.

Mais quoi ! Qu'arrive-t-il ? Est-ce bien la même batterie qui s'est remise à tirer ? Je trouve des points de repère. Plus de doute ! Les petits canons ont ressuscité. Ils ripostent avec une vigueur telle que la douche de mitraille semble leur avoir donné un renouveau d'entrain. Ce ne sont plus des salves, c'est le tir d'efficacité, l'averse de vingt coups à la minute qui broie l'acier comme les hommes. Les Allemands étonnés ont dû croire qu'ils s'étaient trompés tout à l'heure : ils ripostent, mais leurs obus tombent loin des batteries. Puis ils cessent à leur tour de répondre.

Le petit agent de liaison est revenu, le képi sur l'oreille.

— Ils ont eu point trop de mal, dit-il paisiblement ; juste deux hommes blessés ; c'est de la veine. Et puis maintenant, ils ont repéré la batterie boche.

Il ajoute, comme le lieutenant l'interroge amicalement :

— C'était rigolo. Je suis resté cinq minutes pour les voir tirer.

XXIII

ZOUAVES BLESSÉS

Mai 1915.

Une petite station près des lignes. Sur le quai, de l'autre côté de la claire-voie, une vingtaine de blessés se promènent à petits pas en attendant le départ du train sanitaire. Il y a là quelques tirailleurs indolents, des lignards dont la capote bleu-horizon, toujours déboutonnée, a déjà pris une teinte grise, et surtout des zouaves jaunes de la chéchia aux pieds, avec la tache de sang que fait au col la soutache garance. Une étiquette pend sur leur poitrine : ils ont l'air d'attendre paisiblement au pesage le départ de la course.

Deux de ces zouaves se sont approchés de la claire-voie où je m'appuie. L'un a la

main gauche en écharpe, une petite moustache rousse et une de ces barbiches frisées connues sous le nom de « bouc ». L'autre porte, sous la chéchia, une calotte de linges blancs; son rude visage, un visage de charretier ou de débardeur, accuse près de la quarantaine. Ils causent à la paysanne, sans animation et sans emphase.

Moi. — Alors, vous, vous étiez avec nous à Charleroi?

Le zouave au bouc. — Oui, nous autres on était dans Tarcienne, on défendait le village. Bon Dieu, qu'est-ce qu'on a pris! Des marmites et des rageurs toute la journée, et le soir des bastos. Pour sûr, que ça bardait! Et puis, ça faisait plus d'effet, parce que c'était la première fois.

Moi. — Votre compagnie a dû souffrir ce jour-là?

Le même zouave. — Non. A la compagnie, on était tous des anciens du 3e. Alors on savait y faire. On n'a guère perdu qu'une dizaine d'hommes.

Le zouave à la tête cassée. — Moi aussi

j'ai fait toute la campagne. C'est la troisième fois que je suis blessé ; aussi je commence à croire que les Boches n'auront jamais ma peau.

(Ceci affirmé avec l'assurance d'un homme pour qui, être blessé, gagner l'hôpital, de là le dépôt et revenir ensuite au front sont devenus des événements normaux et périodiques dont il n'y a pas lieu de se plaindre.)

Le zouave au bouc (après une brève méditation).

— Dans ce bled-ci, c'est d'ailleurs kif-kif. Bon Dieu, qu'est-ce qu'on prend ! On avait déjà les marmites et les bastos ; maintenant on a les gaz. Les premiers jours, quand c'est qu'on n'avait pas les masques, ces sacrés machins-là vous coupaient la chique, y avait qu'un moyen de durer, c'était de s'en aller fissa. Ceux qui en réchappaient en rotaient encore pendant des jours et des jours. Une compagnie entière de chez nous y est restée. Vous comprenez, nous autres, on n'aime pas f... le camp.

Le zouave à la tête cassée. — C'ets comme

chez nous. Au premier assaut, l'autre jour, je crois bien que la moitié du bataillon a dû y passer. On était déjà dans leur tranchée et on se faufilait dans les boyaux comme des kelb ; voilà la puanteur qui arrive ; on pleurait, on toussait, on râlait. Ah ! il en est resté quelques-uns, ce jour là !

Le zouave au bouc. — Mon bataillon a sûrement été aussi amoché que le tien. L'autre jour, on n'a même pas pu déboucher, rapport aux mitrailleuses. Dès qu'on levait le blair, au-dessus du parapet, on tombait sur le dos.

(Les deux zouaves entreprennent de me démontrer l'énormité des pertes subies par leurs bataillons respectifs. A les entendre, on jurerait qu'il ne reste plus rien de l'armée française. Mais bientôt la conversation change de tour.)

Le zouave au bouc. — N'empêche que de notre côté les Boches ont souffert davantage que nous. Bon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont pris, ces salopards-là ! Nous autres, on était sorti des trous avant que le 75 ait fini de tirer ; on

a sauté dans leur première tranchée avant qu'ils aient pu se retourner et on est rentré dedans à la fourchette. On a pris deux lignes de tranchées, ce jour-là ; ils criaient : « Kamarad ! Kamarad ! » Ils en avaient mare.

Le zouave à la tête cassée (avec un faible sourire). — Nous autres, on a fait du bon travail aussi. Pour aller chez eux, fallait monter un glacis. C'était dur, mais on y est arrivé tout de même. Faut dire que le 75 avait bien tapé dans le tas : on les avait vus voler en l'air. Quand on est arrivé, la moitié de leur tranchée était pleine de bidoche, une vraie dégoutation. Les autres levaient les bras. C'étaient tous des jeunes, des ouleds qui avaient l'air d'avoir quatorze ans. On a tapé dessus à coups de crosse ; dame ! on y a été pris trop souvent, alors on y regarde à deux fois avant de faire des prisonniers. Moi qui vous parle, j'ai failli être démoli par un officier boche qui avait fait semblant de se rendre. Depuis ce temps-là, à l'escouade, nous ne prenons plus que des échantillons.

Moi. — Ce jour-là vous n'avez pas été arrêtés par les gaz?

Le zouave à la tête cassée. — Avec les masques, ça pique encore les yeux, mais on peut s'en tirer. (Confidentiellement.) Un de mes parents, qui est à Vincennes, m'a fait savoir que nous autres, on va enfin se servir de la turpinite : c'est pas trop tôt.

Le zouave au bouc. — Qu'est-ce que les Boches vont prendre ! D'ailleurs, c'est sûr qu'ils ont peur des zouaves.

Le zouave à la tête cassée. — C'est sûr !

(Ils expriment cette conviction avec une certitude tranquille. S'ils sont fiers de leurs pertes, ils le sont plus encore de celles qu'ils ont infligées à l'ennemi et de leur prestige moral. Nous continuons à deviser. Le zouave à la tête cassée préfère les balles aux obus, parce qu'un seul obus suffit à tuer dix hommes, mais son compagnon est d'un avis contraire, parce que les balles arrivent sans crier gare. Ni l'un ni l'autre ne semblent d'ailleurs être incommodés par leurs blessures.)

Moi. — Vous ne souffrez pas?

Le zouave au bouc (légère grimace). — Si ! beaucoup. J'ai un doigt broyé par un shrapnell.

Moi. — Et vous ?

Le zouave à la tête cassée (désignant son occiput). — J'ai eu la peau du crâne rabattue sur le devant par un éclat d'obus. J'ai aussi une fracture du crâne. Ça me sonne tout le temps dans la tête.

(A ce moment un aide-major s'approche, et d'une voix rude intime aux deux blessés l'ordre de cesser toute conversation avec le public. Les zouaves s'éloignent avec flegme.)

XXIV

LE QUAKER

Juin 1915.

Il est écrit : « Tu ne tueras point. » C'est pourquoi Stone, quaker, s'était engagé dans les automobilistes. De cette façon, il servait son pays dans une guerre juste sans s'exposer à commettre l'horrible péché de l'homicide. Son éducation, sa fortune, eussent autorisé une plus haute ambition. Esclave de sa conscience, il acceptait avec stoïcisme une situation modeste et la société d'hommes qu'il considérait comme grossiers.

C'était un front chauve au sommet d'un pilier. Dieu ne semblait lui avoir donné un corps que pour élever sa pensée au-dessus des bassesses de ce monde. Aussi les moindres

de ses gestes donnaient-ils l'impression d'une victoire remportée par l'esprit sur la matière. Au volant, quelles que fussent les circonstances, il se tenait aussi raide qu'un prédicateur en chaire. Personne ne le vit jamais rire.

Un matin, n'étant pas de service, il eut l'idée de faire un tour pour admirer le Créateur dans ses œuvres. L'état-major cantonnait alors dans une propriété pourvue d'un parc. Quittant les remises où les autos fraternisaient avec les chevaux, Stone partit, sa Bible sous le bras, et traversa d'un pas résolu les pelouses rajeunies par le printemps. Le temps « glorieux » l'inondait d'une joie simple. Les moineaux qui sautillaient dans l'herbe le consolaient par leur innocence des propos licencieux tenus, la veille encore, par son supérieur immédiat, le sergent-major Hewlet, homme aviné.

Il allait s'asseoir et ouvrir sa Bible, quand, au détour d'une allée, un cheval errant s'offrit soudain à sa vue. La voix du devoir parla aussitôt à Stone qui était membre d'une

société protectrice des animaux. Il s'approcha de la bête, la flatta doucement, et renonçant à sa promenade, la ramena lui-même à l'écurie. Le cheval ayant tiré sur le licou en passant devant l'abreuvoir, Stone le fit boire, sa Bible à la main.

— Pauvre brute! murmura-t-il avec pitié en regardant palpiter les flancs de son protégé.

Le groom responsable était un certain Baker dont les mœurs lui inspiraient depuis longtemps un juste courroux. Baker laissait des fiancées dans tous les cantonnements.

— Je pourrais, lui dit Stone, vous dénoncer au major. J'espère que cette leçon vous suffira. Cette pauvre brute, que vous négligez, vaut mieux que vous.

Il s'éloigna d'un pas solennel, sans prêter attention au ricanement de Baker dont le menton carré et proéminent disait assez l'endurcissement. A quelque temps de là, le même cheval errait encore à l'abandon. Cette fois, Stone apostropha Baker avec rudesse :

— Fils de Satan, lui dit-il à peu près, il vous est permis de perdre votre âme, mais que du moins vos péchés ne retombent pas sur cette pauvre brute innocente. Voyez, coquin, comme elle est inquiète et tourmentée. Je suis sûr que vous la brutalisez comme un criminel que vous êtes. Encore une fois, damnez-vous si bon vous semble, mais prenez soin de ce cheval; sinon vous aurez affaire à moi.

A dater de ce jour, Stone se crut investi par la Providence d'une mission spéciale, celle de veiller sur l'infortuné quadrupède. Si les hommes, par leurs péchés, lui paraissaient dignes de peu d'estime, il n'éprouvait en revanche pour les bêtes qu'une miséricorde infinie. Aussi les exigences d'un métier fatigant ne l'empêchèrent-elles pas de tenir la promesse qu'il avait faite à Dieu. Il lui arrivait la nuit de quitter l'auto où il dormait plié en deux pour s'assurer que le cheval de Baker était à l'abri des coups de botte. Ce zèle porta quelques fruits. Se sentant surveillé et redoutant, dans sa vilenie, une

dénonciation, le groom fit effort pour éviter d'être pris en faute. Il se bornait à exercer contre Stone des vengeances sournoises. Ce fut ainsi que le quaker constata la disparition d'un superbe fromage de Stilton qu'il avait caché dans le coffre de sa voiture et qu'il destinait à son usage personnel : les hommes les plus vertueux ont de petites faiblesses.

Mais bientôt la division fut arrachée à ce demi-repos et jetée dans un de ces brasiers qui s'allumaient de temps à autre sur quelque point de la ligne. Les convictions religieuses de Stone lui interdisaient de tuer, mais non de se faire tuer. Il se comporta en conséquence. On le vit, toujours impassible, traverser sans hâte les zones battues par un ouragan d'artillerie. Le seul effet du danger sur ses nerfs était de le rendre loquace. Je fus stupéfait de l'entendre m'appeler un jour pour me montrer sa voiture, dont le pare-brise venait d'être endommagé par un shrapnell.

Il avait oublié le cheval. Un remords le sai-

sit au bout d'une semaine. Se trouvant au poste de commandement, il alla visiter son protégé dans le mauvais abri en planches où étaient rangées les montures de l'état-major. Le cœur de Stone se serra d'autant plus que son cheval lui parut efflanqué.

— Ce n'est pas de ma faute, dit Baker avec insolence, nous ne sommes plus ravitaillés en avoine.

— C'est bon, dit Stone, je vais aller en chercher.

Ce n'était pas son tour d'aller au ravitaillement. Il s'offrit néanmoins, afin d'être sûr que la nourriture des chevaux ne fût pas oubliée.

Je le rencontrai entre l'aller et le retour et lui demandai machinalement si la route était moins dangereuse que les jours précédents. Ses récentes épreuves l'avaient rendu plus sombre encore : *il semblait porter le deuil de lui-même.*

— Je n'ai pas eu trop de peine à venir, me répondit-il avec une émotion contenue. Mais je crains qu'à l'heure où je vais repasser cela ne soit fort déplaisant.

Ce fut le lendemain matin que s'étant mis à sa recherche, on le découvrit affaissé sur son volant dans le fossé de la route. Un shrapnell l'avait frappé au cœur.

Ainsi mourut Stone, quaker, pour l'amour d'un cheval.

XXV

UN GÉNÉRAL ANGLAIS

Septembre 1915.

L'armée anglaise possède aujourd'hui bien des chefs éprouvés. Je doute qu'il en soit de plus attachants que celui dont je vais parler.

Bien qu'il ait passé une vie déjà longue à batailler sous les tropiques contre des hommes de couleur ou, à leur défaut, contre des tigres, la guerre de tranchées n'a plus de secrets pour lui. Voici un an qu'il s'y exerce en plein marais flamand, le plus souvent derrière la même chaussée, que nous appellerons, si vous voulez, la rue du Coucou et qu'il appellerait, lui, avec une sorte de désespoir : la *roue dou Coucou*. Rares sont les

journées où les hommes de sa division, accroupis dans la tranchée de première ligne, n'aient pas à s'effacer devant sa haute stature. Il tourne vers chacun d'eux, en passant, son visage attentif, un long et beau visage que n'est jamais venue rider une seule pensée indigne d'un gentleman. Son terrain lui est aussi familier que ses hommes. Il n'ignore aucune des mitrailleuses de l'ennemi et s'entend à disposer les siennes. Il possède les règles du jeu.

Quand la terre fraîchement remuée à cent pas de ses réseaux de fil de fer lui révèle la présence d'une nouvelle sape allemande, il la considère longuement au périscope. Les coins de sa bouche s'abaissent sous sa petite moustache blanche et il murmure : « The blighters ! » (les scélérats !) Puis il s'éloigne en silence, les lèvres jointes.

Bon soldat, il n'est cependant pas impassible. Les événements politiques de son pays le jetèrent, il y a quelques mois, dans une profonde dépression. Il se bornait le plus souvent à épancher sa bile dans les lettres

qu'il échangeait avec son frère, vieux marin irritable retiré au fond d'une province anglaise. Ils malmenaient entre eux, pour leur satisfaction mutuelle, les « lâches politiciens ». Parfois, cependant la colère du général perçait dans ses propos. C'était d'ordinaire à l'heure du breakfast, tandis qu'il mangeait un œuf à la coque en lisant le *Times* de la veille. On l'entendait d'abord pousser une exclamation sourde. Puis il disait avec dégoût en laissant tomber son lorgnon :

— Ces grévistes! Il faudrait amener tous les meneurs dans les tranchées les plus mauvaises et les faire démolir par les Allemands. Il n'y a pas de patriotisme chez l'ouvrier anglais...

Ou encore :

— Vous verrez qu'ils n'oseront pas proposer la conscription. Ils préfèrent que l'élite de la nation se fasse tuer pendant que les lâches se promènent tranquillement dans Hyde-Park...

Un matin même, il ajouta :

— Après la guerre, je me ferai naturaliser

Français. Voilà au moins une nation qui sait se battre.

Ces accès d'anglophobie sont heureusement passagers.

Son péché mignon est le goût du confort. Peu lui importent le lit et la table, mais il souffre cruellement de la malpropreté. Après un an de campagne en France, il ne s'est pas encore résigné à ne découvrir certaines commodités que dans des recoins obscurs et malodorants, ainsi qu'il arrive encore dans mainte honnête habitation de province. Ce côté primitif de notre civilisation le désole et le ferait douter par moments d'un génie national pour lequel il professe une sincère admiration. Le séjour dans les postes de commandement lui inflige à cet égard des épreuves assez rudes. Ferme, villa délabrée ou simple abri, c'est toujours un endroit où l'on est envahi par la boue. Le général préférerait un peu plus de mitraille. On le surprend à pousser un grand soupir à la vue d'un corridor où les bottes des agents de liaison ont laissé des sillages de crotte.

Ces petites misères n'altèrent jamais l'humeur bienveillante qu'il témoigne à tout le monde. Il possède au plus haut degré la qualité anglaise que définit le mot *kindness* : une sorte de bonté virile qui se traduit, avant tout, par le souci de ne pas froisser les sentiments d'autrui et par la volonté d'obliger. Il se fait un devoir de dire à chacun une bonne parole. Le plaisir qu'il en éprouve lui-même est si vif qu'il en oublie l'heure. On le vit un jour, dans un carrefour dangereux, risquer la mort plutôt que de prendre promptement congé de deux ou trois officiers qui lui semblaient dignes d'intérêt. Mais c'est surtout à son mess que paraît son inaltérable bonhomie. Certains des commensaux que le hasard lui a imposés l'exaspèrent secrètement par des tics devenus intolérables après plusieurs mois de vie commune; aucun d'eux ne se doute de son désir de les voir à cent mille diables. Un autre de ses officiers d'état-major est mélomane; or, le général a de la musique une horreur si profonde qu'il traverserait la Manche pour fuir un concert; il

souffre néanmoins en silence, et sa seule vengeance consiste à n'entrer au mess que lorsque le mélomane, qui prélude au dîner par des arpèges, s'est décidé à quitter le piano.

Un jour de bataille, un officier vint, sous un bombardement assez vif, lui communiquer des nouvelles à son poste de commandement. Il trouva le général dans une espèce de terrier qui servait à la fois de bureau, de salle à manger et de dortoir. A chaque secousse produite par l'explosion voisine d'une marmite, la torchère de gaz qui en éclairait le fond s'éteignait subitement.

Le général paraissait fatigué. De grandes ombres bleuâtres, sous les yeux, lui donnaient dix années de plus. On l'avait jeté, avec sa division, en pleine fournaise. C'était un de ces moments critiques où il faut se cramponner au terrain en serrant les dents, sans trop savoir ce que la minute prochaine recèle de menaces pour vous-même et pour les milliers d'existences dont on porte la responsabilité. Il raconta lui-même les péripéties du

combat qu'il livrait depuis plusieurs jours, tapi dans son trou.

— Je perds beaucoup de monde, dit-il avec tristesse ; que restera-t-il de la division quand tout sera fini ?

A ce moment, un tremblement de terre secoua la chaise du général et la table où écrivait le secrétaire de l'état-major.

— Cet endroit-ci, reprit le général, est le pire qu'on eût pu choisir comme poste de commandement. Les Allemands nous bombardent de plusieurs côtés à la fois. Ce matin, j'étais sorti un instant pour prendre l'air. Un obus est tombé à vingt pas de moi et a tué à lui seul, neuf chevaux.

Il soupira. Les pertes de sa division lui causaient chaque fois une peine véritable. Il dit encore, d'une voix ferme :

— Mais nous tiendrons ; je veux gagner cette bataille.

Il regardait au loin par l'ouverture de l'abri, et sa pensée semblait absorbée tout entière par le drame dont il était le centre ; à moins qu'il ne revît les hommes décapités et les

cervelles sanglantes qui jonchaient la route le jour où il s'était rendu à son poste de commandement.

L'officier prit congé. Mais le général le retint brusquement, comme si une question nouvelle et d'une importance sans égale était venue soudain se présenter à son esprit.

— Avez-vous au moins déjeuné? demanda-t-il avec inquiétude. Vous n'avez pas déjeuné! Vous ne pouvez pas partir ainsi!

Et pendant quelques minutes il oublia la bataille pour faire apporter à son hôte une tranche de *bully beef*, un morceau de chester et un verre de *whisky and soda*.

XXVI

LE GÉANT

Novembre 1915.

Ils ont quitté la France, les Sikhs aux barbes rondes, les Pathans aux yeux menaçants sous les tiares pointues, les petits Gourkhas pareils à des statues de bronze, les musulmans du Pendjab, et aussi les Dogras, à la moustache fine, au turban frisé. Avec ceux-ci est reparti, de son pas indifférent, le gigantesque et invulnérable lieutenant-colonel Hill.

Le hasard d'une convalescence me l'avait fait connaître à Marseille, au début de la campagne, comme il venait de débarquer avec son régiment. Il lui était malaisé de passer inaperçu. Qu'il se promenât en uniforme ou

en *mufti* (en civil), la population s'attroupait autour de lui. On entendait :

— Ce qu'il est grand, celui-là !

Une petite femme s'écria un jour :

— A la bonne heure ! voilà un homme !

Il ne détournait pas la tête. Ce genre d'exclamations lui était trop familier depuis que son existence aventureuse de cadet de famille l'exposait sur tous les points du monde, en Chine, au Transvaal, dans les montagnes de l'Inde, à toutes les balles qui cherchent des poitrines anglaises. Il supportait avec philosophie les inconvénients de sa taille et se bornait à dire de temps à autre, en toussotant :

— Ne croyez pas, hem ! hem ! que j'y sois résigné. Être aussi grand est une chose, hem ! intolérable.

Auprès de lui, dans la rue, tout être normal prenait l'aspect risible d'un nain. Les femmes surtout, qui devenaient soudain de petites filles. Pour éviter les marquises des magasins, il lui fallait descendre du trottoir sur la chaussée : encore dépassait-il alors ses

compagnons les plus grands de la tête et des épaules.

Je le vis souvent pendant plusieurs jours. Sous une apparente froideur, il goûtait avec vivacité les moindres agréments de l'existence. Au five o'clock, par exemple, quelle que fût la qualité de la pâtisserie, il déclarait, soudain :

— Cette collection de gâteaux, hem ! est la meilleure que j'aie jamais goûtée.

Célibataire, il n'était troublé dans son admiration pour le beau sexe que par la crainte du ridicule. Il disait par moments :

— Voici encore, hem ! hem ! hem ! une jolie femme.

Et les choses n'allaient pas plus loin.

Nous causions le plus volontiers, au cours des interminables randonnées que nous faisions à travers Marseille. Ses jambes colossales éprouvaient chaque jour le besoin de dévorer des kilomètres. Nous échangions des récits. Il me parlait de ses guerres coloniales. A mon tour, je lui décrivais, sur sa demande, le nouvel ennemi qu'il allait avoir à com-

battre. Si blasé qu'il fût sur les atrocités familières aux Afghans, les procédés inaugurés par les Allemands dès leur entrée en Belgique déchaînaient en lui une sourde colère. Il écoutait d'ordinaire sans mot dire, les mâchoires serrées. Un jour seulement, comme nous nous arrêtions au sommet du Pharo pour admirer la rade sillonnée de transports, il toussota — les tropiques lui avaient irrité la gorge — et dit :

— Mieux vaut mourir que de se soumettre à ces brutes.

Le plus fort était qu'un homme de proportions aussi indiscrètes n'eût jamais été blessé. Aucune balle boer n'avait réussi à lui érafler la peau. Dans l'Inde, il avait fait partie des expéditions les plus scabreuses. Son régiment avait guerroyé une année dans des jungles impénétrables où l'on ne voyait pas à deux mètres devant soi ; alors même que le pays avait été battu dans toutes les directions, un coup de lance vous guettait derrière chaque touffe de hautes herbes : le colonel Hill fut un des rares officiers qui s'en tirèrent sans

une égratignure. Une autre campagne lui avait ménagé des surprises encore plus désagréables. Il était demeuré pendant plusieurs heures sous un feu plongeant, en terrain découvert. Couché à côté de ses hommes, il offrait aux montagnards, retranchés sur la crête, la cible la plus vaste qu'ils eussent jamais découverte au cours de leur existence de salopards. Les balles dessinèrent, comme dans un numéro de music hall, les contours de son grand corps, mais une seule parvint à trouer sa casquette sans d'ailleurs lui toucher un cheveu.

— Je n'ai, hem! pas eu de chance, me disait-il, regrettant sincèrement son bonheur.

Il partit pour le front. Je pensai souvent à lui par la suite. Je me demandais comment il parvenait à s'accommoder de la vie dans les tranchées, dont les plus profondes ne devaient pas suffire à l'abriter. Au cours du moindre assaut, sa taille devait, semblait-il, le vouer fatalement aux balles des mitrailleuses. Or, son régiment chargea maintes fois et prit une part glorieuse à la victoire de

Neuve-Chapelle. Quand je m'informais de son sort, on me répondait qu'il continuait à être sain et sauf. Le bruit courut cependant, il y a quelques mois, qu'il venait d'être blessé.

Cette fois, je m'arrangeai pour aller le voir. Quand j'atteignais la ferme où il cantonnait, les officiers de son régiment m'apprirent qu'il était en congé de convalescence. Je m'informai de sa blessure.

— Blessé?... Ah! oui, il a été blessé, dit le major en riant.

Voici ce qu'on me raconta. Les balles allemandes avaient imité les balles boers. Que le colonel montât le premier sur le parapet, le jour d'un assaut, ou qu'il se bornât à parcourir les tranchées, les abeilles bourdonnaient vainement autour de lui. Fritz lui-même, le fameux tireur embusqué en face de chaque tranchée anglaise, y avait perdu son latin. Un jour toutefois un percutant avait fini par culbuter le géant. On accourut. Sa tunique était en lambeaux, mais il n'avait que des bleus. De dépit le colonel en avait attrapé une grippe. De là, le congé.

Le major, qui l'imitait fort bien, ajouta qu'il avait déclaré en partant :

— Cette permission, hem ! hem ! me console de la grippe, mais pas de l'obus.

Je suis tranquille : Allemands ou Autrichiens, Bulgares ou Turcs, ils continueront tous à le manquer. La Providence, qui lui joua le mauvais tour de le faire trop grand, a voulu sans doute que, par un juste retour, il fût pour ses ennemis une source permanente d'illusions optiques.

XXVII

BRAS-DE-FER

Décembre, 1915.

Il a une jolie moustache blonde, des joues rebondies. Ses yeux bleus rappellent, par leur douceur, ceux de bien des soldats de France, officiers ou hommes de troupe : on devine qu'ils savent sourire à une femme. Mal remis de ses blessures, il boite affreusement. Le premier mouvement est de le plaindre.

Mais les « restes » de Bras-de-Fer demeurent redoutables. Il me convie volontiers à des exercices de pugilat. Son péché mignon est de faire volontiers étalage d'une force herculéenne que rien n'annonce au dehors ; il est ravi de m'entendre crier grâce. Dernièrement, comme il revenait fort guilleret d'une

reconnaissance aux tranchées, j'ai su qu'au sortir du dernier boyau il était tombé dans la boue, la jambe paralysée. Son empire sur soi passe l'imagination : aucun muscle du visage ne trahit des souffrances à peu près continues.

Il ne peut se consoler d'avoir eu à quitter la troupe pour devenir ce qu'il appelle un « essuyeur de tabouret ».

— Sentir qu'un tas de braves types vous aiment, qu'ils ont en vous une confiance absolue, rien ne vaut ça, voyez-vous. Tenez, un jour, ma compagnie était soutien d'artillerie...

Le téléphone l'interrompt. C'est M. l'Intendant divisionnaire qui annonce l'arrivée de dix sabre-baïonnettes et de douze mousquetons.

— J'étais soutien d'artillerie, reprend Bras-de-Fer, dans un champ de blé placé à contre-pente. Un avion boche vient se ballader au-dessus de nous. Une demi-heure après, une salve de marmites tombe à mi-chemin entre

nous et la batterie. Ce n'était rien encore. Mais une autre salve m'arrive sur la droite, puis encore une sur la gauche. A partir de ce moment, ça se met à tourner autour de nous en se rapprochant toujours davantage.

Je vous avoue que je n'en menais par large. Tous ceux qui nous voyaient de loin devinaient bien ce qui allait arriver. Le commandant de groupe me fait dire de m'en aller, si je le juge nécessaire. Le colonel de mon régiment, lui, qui me regardait avec sa jumelle, portait déjà mon deuil.

Je me dis : « Je tiendrai ! » Et, tout en serrant les f...s, je me mets à me balader devant le front de ma compagnie. Mes hommes étaient tous couchés à plat ventre. Entre les salves, on aurait entendu voler une mouche, tant les nerfs étaient tendus. Je sentais deux cents regards attachés, vissés à chacun de mes mouvements. Si j'avais donné le moindre signe d'appréhension, tous mes lapins auraient fichu le camp.

Alors, j'ai allumé une cigarette. Ça n'était pas dans mes habitudes. De temps en temps,

je disais aussi tranquillement que possible :

— Eh bien les gars ! on dirait que ça se rapproche.

Ils ne bronchaient pas. Et, pourtant, les éclats commençaient à leur voler par-dessus la tête. Ah ! je les aimais bien, allez !

Tout à coup, je commandai : « A cent mètres en arrière ! » Ils m'obéirent comme un seul homme. Trente secondes après, le champ que nous venions de quitter était retourné, défoncé, broyé. Je commandai encore :

— Tout le monde dans les trous de marmites !

Et nous voilà revenus à notre point de départ. Ils n'avaient pas hésité à m'obéir la seconde fois comme la première. Moi, je savais ce que je faisais. Je n'ai pas eu un blessé.

Mais le chef d'état-major appelle Bras-de-Fer pour l'enregistrement des pièces. Bras-de-Fer se lève en soupirant :

— Ah ! oui, dit-il, ça c'était le bon temps !

Personne n'est moins sanguinaire. Le besoin de se battre, de cogner a pris néanmoins en lui la forme d'un instinct. Hier, se trouvant dans un poste d'observation, il découvre de loin deux têtes d'officiers allemands au-dessus d'un parapet. La fièvre le saisit. Il court clopin-clopant jusqu'à la tranchée de première ligne et s'empare d'un Lebel. Les deux Allemands tournaient le dos. Le cœur battant, mais les muscles rigides, Bras-de-Fer les ajuste lentement, à 250 mètres, jusqu'à ce qu'il les tienne au bout de son guidon. La balle érafle le sommet du parapet au point précis qu'il avait visé : les deux Allemands font le plongeon.

Le soir, Bras-de-Fer passait alternativement de la joie à l'abattement.

— Je suis sûr d'en avoir touché un, disait-il, car il s'est écroulé plus vite que l'autre. La balle a dû se retourner en traversant l'extrémité du parapet : ça fait de plus belles blessures.

Le moment suivant, il déclarait :

— C'est malheureux de ne pas être sûr de

l'avoir touché ! Ce que je donnerais pour le voir mort, les pieds dans le phénol !

Bien qu'il soit célibataire, sa correspondance est active. Il reçoit tous les jours une demi-douzaine de lettres : les unes de femmes, les autres de poilus. Il m'a montré la photographie d'un gamin de vingt ans, blessé naguère à ses côtés, et encore étendu sur une chaise longue. Je voyais bien qu'il était ému. Sur ma demande, il m'a lu un passage de la lettre qui accompagnait la photographie. Le gamin écrivait :

« Ah ! mon capitaine, mon cher, mon grand ami ! Quel bonheur si je pouvais me retrouver auprès de vous, braver encore la mort, soutenu par votre regard, mourir s'il le fallait, mais en vous tenant la main !... »

— Il y en a un que je me rappellerai toute ma vie, me dit Bras-de-Fer. C'était en Champagne. Un obus tombe sur la droite de ma compagnie. J'y cours et je trouve un de mes hommes complètement démoli. Le pauvre diable allait passer, c'était visible. J'essaie de l'encou-

rager, de lui donner de l'espoir. Il me répond :

— Je suis f..., mon capitaine, je le sais... Je voudrais vous dire quelque chose...

Je l'ai pris dans mes bras. Il s'en allait et ne parlait plus qu'avec peine. Il me dit :

— J'ai une femme... et trois gosses... que j'adore et qui m'aiment bien eux aussi... Alors, laissez-moi vous embrasser, mon capitaine, c'est pour eux... Vous leur écrirez une belle lettre, mon capitaine, pour leur dire que je suis mort bravement... en pensant à eux... Ma femme... mes gosses...

Il est mort dans mes bras en répétant : « Mes gosses... ma femme... », poursuit Bras-de-Fer. Moi, je pleurais... La mort évidemment, ce n'est rien quand on est seul au monde, comme moi, mais quand on est marié, père de famille...

Tenez, j'avais un adjudant épatant. Lui aussi était marié, mais ça ne l'empêchait pas de se battre comme un lion. Certains jours, il me parlait de sa femme et de son petit, et se mettait à pleurer comme un veau. Puis, il

me disait : « Je vous demande pardon, mon capitaine, je dois vous sembler bien c..n. » Il allumait alors une grosse pipe, tirait deux ou trois bouffées et tout allait bien.

Les Allemands ont remué de la terre en face d'un saillant. Cette nuit même, une patrouille doit aller reconnaître ce nouvel ouvrage. Bras-de-Fer est au désespoir.

— Ah ! les veinards ! me répète-t-il, si je pouvais seulement les accompagner !

Pour oublier le présent, il se réfugie dans ses souvenirs.

— C'était en automne 1914, pendant la guerre de mouvement. Un soir, comme j'étais aux avant-postes avec ma compagnie, je reçois l'ordre de faire reconnaître un village situé à environ 1 kilomètre de là, de l'autre côté d'un ravin.

Je décide d'y aller moi-même avec trois hommes dont j'étais sûr. Je leur dis : « Quittez vos baïonnettes ! Quittez vos cartouchières ! » Je ne leur laisse que leur fusil approvisionné,

je ne garde moi-même que mon revolver, et nous voilà partis dans la nuit noire.

(Il marque l'énergie de ce départ en étendant l'avant-bras droit et en le frappant vigoureusement de la main gauche.)

On risquait à chaque instant de se trouver nez à nez avec l'ennemi, aussi avancions-nous prudemment. Rien jusqu'au ravin. A cet endroit, il fallait franchir une route. Tout à coup, un de mes hommes me saisit le poignet sans mot dire et me montre, de l'autre côté de la route, quelque chose d'indistinct. Je regarde : c'était un homme à genoux qui visait dans notre direction.

Pas drôle, vous savez. Cette sentinelle nous avait certainement entendus. Elle n'était qu'à 10 ou 15 mètres de nous et, au moindre mouvement, nous aurait fusillés à bout portant. Sans compter qu'il y avait peut-être d'autres Boches à proximité ou en train de manœuvrer pour nous cueillir.

Je demeurai plusieurs minutes couché entre mes hommes, à regarder cette sacrée sentinelle qui s'obstinait à ne pas tirer. Le cœur

me battait si fort que je l'entendais sonner contre le sol. Enfin je pris ma décision. Je serrai le bras de mon homme de droite et ne lui fis qu'un geste. Il comprit, hésita un instant, puis se mit en route en rampant. Encore un lapin, celui-là.

Je voulais qu'il franchît la route un peu plus loin et qu'il tournât la sentinelle. Il disparut dans la nuit. Ces minutes furent pires encore que les précédentes. Le lapin ne reparaissait pas. Et puis nous nous tenions mutuellement en joue, le Boche et nous, et c'était miracle que les fusils ne fussent pas encore partis tout seuls.

Enfin, au bout d'une éternité, je discerne une ombre qui se rapprochait du Boche. C'était probablement mon poilu. Il se mit à genoux lui aussi. A ce moment, cela devint un vrai cauchemar : nous ne savions plus laquelle des deux ombres était la sentinelle ennemie, et laquelle le Français. Mes hommes étaient si énervés que je les sentais sur le point de tirer dans le tas. Au risque de nous trahir, je leur commandai impérieusement

d'ouvrir les culasses de leurs fusils. J'aurais donné une jambe pour savoir ce qui se passait de l'autre côté de la route.

Mais j'entendis alors mon brave éclaireur qui murmurait :

— Mon capitaine, ce n'est qu'un buisson !

Bras-de-Fer médite un instant et ajoute :

— A la guerre, on a souvent plus peur d'un danger imaginaire que d'un danger réel.

Depuis quelques jours les balles ennemies frappent avec une précision mathématique certain créneau utilisé par les guetteurs. Les hommes commencent à être intimidés. Passant par là, Bras-de-Fer monte sur la banquette de tir et dit à la sentinelle ébahie :

— Passe-moi ton fusil.

Il dépasse le parapet de toute la hauteur du buste. Après avoir tranquillement regardé, il épaule, lâche un coup de fusil, observe encore, en tireur qui étudie son carton, recharge l'arme et tire une seconde fois. Puis il saute à cloche-pied dans le fond de la tran-

chée en éclatant de rire, tandis que l'ennemi riposte par une volée de balles.

— Vous finirez par vous faire tuer sans raison, lui dis-je à son retour.

Il est de meilleure humeur encore que de coutume et ressemble à un collégien qui vient de faire une bonne farce.

— Moi, vous savez, je crois qu'on est marqué, dit-il en riant ; rien ne sert de prendre des précautions : si on doit mourir, on meurt.

Je sais maintenant comment il a gagné son ruban rouge. L'hiver dernier, lors d'une grande offensive, son bataillon reçoit l'ordre de se porter en avant pour réparer l'échec de deux premières vagues d'assaut. Bras-de-Fer donne à ses hommes l'ordre de l'attendre, part le premier et reconnaît tout seul une position située à 500 ou 600 mètres de là, tout près de la ligne ennemie. A la nuit tombante, il revient chercher sa compagnie, la conduit jusqu'à la position nouvelle et s'y retranche tant bien que mal. Il tient vingt-

quatre heures sous un feu d'enfer, sans boyau de communication pour le relier à l'ancienne ligne, et donne ainsi au reste du régiment le temps de le rejoindre.

Pendant près d'un mois, il a vécu là dans un enfer. Je note ses récits, par bribes :

— La nuit de notre arrivée, on nous arrête en plein boyau, en nous disant de nous reposer deux ou trois heures. Les hommes s'accroupissent sur leurs sacs. Moi, je trouve pour m'asseoir un ressaut qui, dans l'obscurité, me faisait l'effet d'une borne, et je suspens ma musette à une sorte de racine. Au petit jour, je m'aperçois que la borne était un cadavre gelé et la racine, une main. Tout le long de ce boyau, on découvrait en passant des cadavres mal enterrés. Il y avait, par endroits, des faces grimaçantes qui sortaient de la paroi pour vous regarder. Certaines d'entre elles étaient si effroyables que les poilus les avaient cachées sous des mouchoirs, fixés par des baïonnettes...

— Nous avons passé quinze jours de suite dans une tranchée où nous n'étions séparés

des Boches que par un mur en sacs de terre. Je prenais avec moi deux hommes chargés de grenades et je courais jusqu'à cette espèce de cloison ; je lançais alors mes grenades de l'autre côté des sacs : on entendait crier les Boches ; quelquefois ils ripostaient aussitôt : alors nous nous écrasions contre le bas de la cloison et les éclats passaient au-dessus de nos têtes... Naturellement je ne dormais jamais ; je sommeillais de temps à autre pendant cinq minutes...

— Un obus tombe un jour sur un de mes hommes qui rigolait en mangeant des rillettes. J'accours : plus de trace du poilu. En levant la tête, j'aperçois sur les branches des arbres qui dominaient la tranchée quatre mètres d'intestins encore palpitants. Ces horribles débris humains sont restés là-haut plusieurs jours. On ne pouvait les décrocher à cause de la fusillade... Nous avons fini par retrouver une jambe que nous avons enterrée dans le parapet, et nous avons mis le nom du pauvre b... dans une bouteille.

— C'était la nuit surtout qu'il fallait mai-

triser ses nerfs. Des centaines d'hommes, Français et Allemands, étaient tombés entre la tranchée boche et la nôtre, et le froid ayant congelé les cadavres, beaucoup d'entre eux étaient demeurés accroupis ou à genoux. Au clair de lune, on eût dit qu'ils vivaient encore ; on finissait par les voir remuer. Il m'est arrivé, en faisant mes rondes, de trouver un de mes guetteurs l'œil fixe et hagard. Je lui donnais alors un grand soufflet pour le rappeler à lui et je prenais sa place quelques instants... D'autres fois, je partais en patrouille. Dès que les Boches lançaient une fusée éclairante, nous nous immobilisions sur place, la tête penchée, et ils nous confondaient avec les cadavres. En faisant ainsi le Macchabée, il m'est arrivé de plonger la main dans quelque chose de mou : c'était le ventre d'un Allemand. J'ai cru que je ne pourrais jamais me défaire de cette puanteur. Ça ne m'a d'ailleurs pas empêché de casser la croûte avec appétit.

(Et Bras-de-fer fait en riant le geste de se

tailler un large morceau dans une boule de pain.)

— Ce qu'il y avait de pire, c'étaient les pauvres blessés qui achevaient de mourir entre les deux tranchées. Ils appelaient toutes les nuits leur régiment : « A moi le X... ! » Et toutes les nuits leurs voix devenaient plus faibles. Quand j'entendais « maman ! » je savais ce que cela voulait dire... Ça, je n'ai jamais pu m'y faire. J'en ai sauvé un qui était resté quatre jours sur la terre gelée, les deux cuisses fracturées. La fièvre l'avait empêché de sentir le froid. Il se porte aujourd'hui mieux que moi...

La conclusion de Bras-de-Fer est invariable :

— Eh bien ! vous ne me croirez peut-être pas, mais je ne demanderais qu'à recommencer.

Il a fini par me conter, avec force gestes d'escrimeur, une bonne partie de sa vie. Son étonnante rapidité de décision ne lui a guère servi, avant la guerre, qu'à le tirer d'une

foule d'impasses où l'avait fourvoyé le goût des aventures. Sous le sobriquet de Brin d'Amour, il fut dans certaines petites garnisons la terreur des maris. A Joinville, son plaisir favori était de courir le bois de Vincennes pour y démolir les malandrins. Il eût été jadis le compagnon favori de d'Artagnan.

Mais la guerre satisfait en lui autre chose que la passion des batailles. Les sentiments profonds qui le meuvent sont ceux-là même qui transfigurent aujourd'hui la France républicaine : l'attachement au souvenir d'un père qui souffrit en 1870, le souci de porter la tête haute, le mépris des peuples valets, par-dessus tout un amour du pays qui égale en ferveur celui d'un fils pour sa mère ou d'un amant pour sa maîtresse. Sentiments païens, dont la nudité étonne et scandalise certaines âmes pieuses. Elles oublient, ces bonnes âmes, que des milliers de petits soldats ont déjà donné leur vie pour cet idéal purement humain, et qu'après tout, le plus beau des sacrifices est encore celui qui se moque de la récompense.

— J'avais, me dit Bras-de-Fer, un brave homme de commandant qui était breton et fort dévot. Un jour, je me trouvais auprès de lui, dans la parallèle de départ, avant de monter à l'assaut. Chacun de nous regardait sa montre, pour ne pas manquer l'heure fixée par le commandement. Nous nous disions l'un à l'autre : « Plus que dix minutes... Plus que six minutes... Plus que quatre minutes... » Quelques instants avant de grimper sur le parapet, le commandant me dit : « Faites votre prière. » Et le voilà qui fait le signe de la croix et qui marmotte une patenôtre. Moi, pendant qu'il priait, je blaguais avec mes poilus qui avaient déjà le pied sur la banquette de départ. Sa prière finie, le commandant donne le signal et nous sautons hors de nos trous. On s'est bien battu ce jour-là, le commandant mieux que tous les autres. Le soir, quand nous avons été relevés, il me prend à part.

— Il me semble, me dit-il, qu'avant l'assaut vous n'avez pas prié.

Je me mets à rire.

— Ma foi, mon commandant, j'avoue que je ne fais pas tant de façon chaque fois qu'il faut risquer sa peau.

Mais lui, il ne riait pas. Il me regardait d'un air soucieux en répétant : « Je ne vous comprends vraiment pas. » A la fin il me dit :

— Comment pouvez-vous consentir à braver la Mort, si vous croyez qu'au delà de cette vie il n'y a rien ?

Alors je lui ai répondu :

— C'est que j'aime mon pays, mon commandant. Et je trouve même qu'il est plus chic de se faire tuer pour défendre son pays que pour gagner le Paradis.

Le commandant ne répliqua rien. Nous sommes restés bons amis, mais j'ai souvent deviné qu'il me regardait comme un animal étrange. Mes poilus, eux, me comprenaient. Quand je voulais les remonter, ce n'est pas du bon Dieu que je leur parlais, mais de leurs femmes, de leurs gosses et de la France. Il n'en fallait pas davantage pour les décider à se faire casser la g...

La philosophie de Bras-de-Fer tient dans cette déclaration qu'il me fit l'autre jour, d'une voix de commandement :

— Je me f... d'être tué, mais je ne veux pas m'empoisonner la vie en y pensant à l'avance.

TABLE DES MATIÈRES

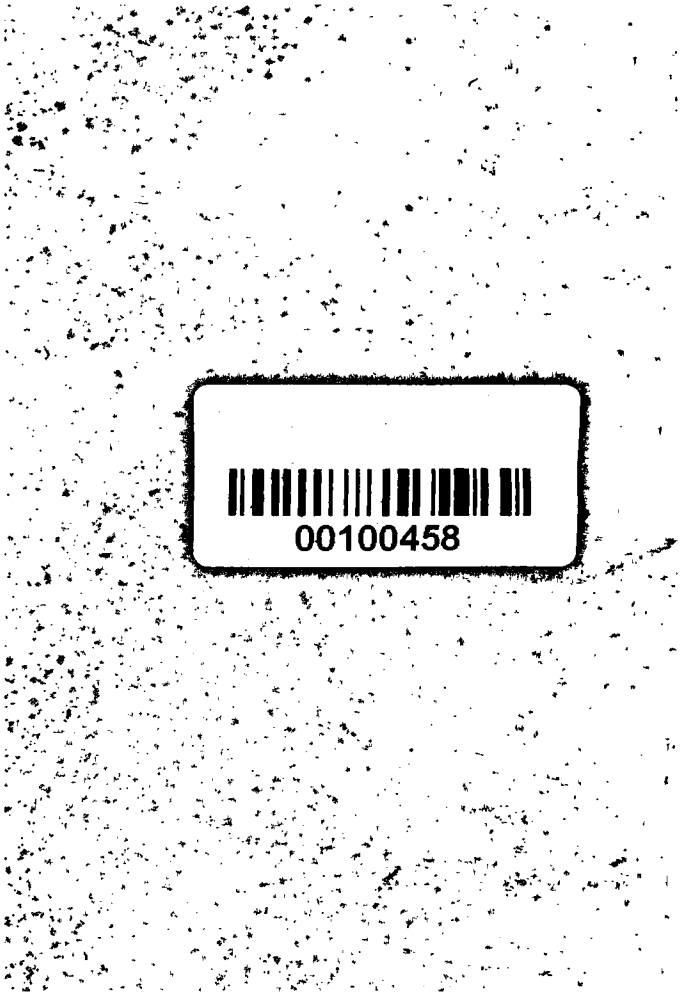
AVANT-PROPOS		1
I.	Le Mont des Cats	1
II.	Au Carrefour	9
III.	Le Vieil enfant	17
IV.	Les habitants	25
V.	Sur un crassier	31
VI.	L'aventure de Turnbull	39
VII.	Relève	49
VIII.	Le troupier anglais	59
IX.	Chez les Chasseurs Alpins	67
X.	Quelques Territoriaux	75
XI.	Un artilleur	85
XII.	Les Vieux	93
XIII.	Harold	101
XIV.	Après Neuve-Chapelle	107
XV.	Marmites	115
XVI.	A l'Ambulance anglo-indienne	125
XVII.	Le courage anglais	135
XVIII.	Mon ami Raymond	141
XIX.	A travers Ypres	151
XX.	Un général français	163

XXI. Le beau « Billet » 171
XXII. Les 75 179
XXIII. Zouaves blessés 189
XXIV. Le quaker. 197
XXV. Un général anglais. 205
XXVI. Le géant 213
XXVII. Bras-de-Fer. 221

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE


00100458

Digitized with financial assistance from

HT Parekh FOUNDATION

An Initiative by HDFC WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 28 December, 2018